

# Challengers

*roman*



## Épilogue

Arthur grimpa les marches de la tribune quatre à quatre. Une force supérieure l'avait poussé à venir quand même. Il avait pris un taxi depuis la gare pour revenir dans les temps. La Saône-et-Loire attendrait encore un peu, voilà tout. La musique vagabonde de *La Barque sur l'océan* de Ravel interprétée par Kaja Kirsipuu venait de cesser dans les enceintes. Le promontoire était vide mais ils y avaient laissé le Steinway. Avec tout ce qui venait de se passer en vingt-quatre heures, la production avait dû être prise de court. Arthur s'assit dans la tribune officielle au cœur de cette grande communion. Les parents et proches des spationautes côtoyaient des célébrités triées sur le volet, des chefs d'état ou des grands industriels. Il aperçut Anouck, la femme de Guillaume. Avec sa fille Calixte, elles encadraient les deux plus jeunes enfants Tristan et Raphaël. On n'avait jamais vu une telle affluence, un tel déploiement médiatique pour voir s'envoler une fusée. Kourou était loin, et pas seulement par le nombre de kilomètres. Il y avait en contrebas ce parterre de journalistes entremêlés de caméras et de perches-micros, plus d'un millier avait-on annoncé, agglutinés au pied des tribunes. Des hélicoptères de la télévision virevoltaient au loin. On avait même affrété un A320 qui filmerait la scène d'encore plus haut et

accompagnerait l'ascension comme on porterait au pinacle ses héros. Le décompte final commença. La foule s'époumona à répéter en chœur les chiffres qui rapetissaient sur les écrans géants. Arthur avait deux sièges vides autour de lui. Ni Chris ni Martha n'étaient présents. Ces deux-là avaient pu se raconter tout ce qu'ils avaient à se raconter la veille. Comme s'ils avaient intuitivement saisi l'urgence de leur rencontre. Il n'entendrait plus jamais les saillies de son ami, tellement incongrues qu'elles en étaient souvent sublimes. Cela lui serrait le cœur mais il aurait bientôt toutes ses journées aux champs pour se souvenir. Les gaz commençaient à s'échapper des tuyères de la fusée, d'abord blancs puis rougeâtres. Arthur ne pouvait pas détacher son regard des écrans. Elles étaient là, ses fameuses tuyères, tout le monde pouvait les voir et il avait envie de le hurler.

« *Lift-off !* » annonça la voix métallique du centre de contrôle. Le public leva la tête, vers les étoiles mais pas tout à fait, suivant la trajectoire ascendante du vaisseau. La clameur semblait soulever l'engin spatial. *Suivez mon panache blanc* plastronnait la fusée d'un air de défi. *Chiche* avait répondu la société du spectacle dans un orgasme télévisé en mondovision.

La navette franchit Mach 1 sans aucun problème au niveau des dix neuf milles pieds. « Nous allons passer le Max Q » entendait-on dans les hauts parleurs. Cela faisait plus d'une minute maintenant que l'ascension paraissait irrésistible. Les probabilités s'étaient-elles finalement jouées de lui ? Tout aurait dû finir bien plus tôt, à l'allumage des moteurs. Il pensa furtivement à Dumitru en train de retenir son souffle, caché derrière les grandes baies vitrées du centre de commande où se reflétait l'ocre incandescent sortant des entrailles de la fusée. À défaut d'un cantique, l'orchestre de Radio

France dépêché pour l'occasion bégayait les premières notes de l'Ode à la joie. Le spectacle avait dû coûter des millions d'euros. Rien n'était trop beau pour accomplir le rêve de Didier Noyelle. Arthur détourna les yeux une fraction de seconde pour regarder la chorale d'adolescents qui entonnait les paroles : « *Joie, belle étincelle divine, fille de l'assemblée des dieux. Nous pénétrons, ivres de feu, ton sanctuaire céleste ...* » Quand il les releva, il ne vit qu'un imposant nuage blanc. Autour de lui, personne n'avait l'air de comprendre. Le public se tenait debout figé et mutique. La sidération était toujours silencieuse. Même la musique s'était arrêtée pour lui laisser toute la place. Était-ce une simple correction de trajectoire ? Cependant, rien ne montait plus dans le ciel et des jets de fumées éclaboussaient lentement la grande toile d'azur, comme une jolie fleur, une dernière figure artistique avant de dire adieu. Il y avait eu quelque chose, et soudainement il n'y avait plus rien. De la poussière, de la fumée et beaucoup de vide. Livides par contre étaient les visages de ses voisins qui commençaient à démêler la vérité.

Il distinguait la petite voix fluette de Raphaël au-dessus du bourdonnement diffus de la foule qui s'éveillait lentement à la catastrophe. « La fusée elle a explosé Maman ? La fusée elle a explosé Maman ? » ânonnait-il en boucle. Anouck ne réagissait pas, vitrifiée elle aussi par la déflagration. « Il est où Papa ? » renchérit-il.

Il était parti dans les étoiles par un autre moyen, mais Raphaël mettrait quelques années à le comprendre, pensa Arthur. Le goût de la cendre enflammait déjà sa bouche. L'ingénieur n'avait pas la force de hurler. Il le savait bien, lui, que dans l'espace, personne ne vous entendait crier. Il avait à peine la force de tenir encore

sur ses jambes tandis que les premiers débris de l'appareil touchaient terre. Les tribunes se vidaient. On évacuait les officiels dans le calme. Certaines personnes pleuraient. On entendait déjà des commentaires accusant les récents mouvements populaires ou l'incident du petit matin. Au loin, des gens sortaient leurs téléphones, se retournaient pour que la colonne de fumée se trouve bien visible dans leurs dos, accrochaient leurs plus beaux airs faussement contrits et saisissaient sans honte le drame pour le partager sur les réseaux sociaux.

## Chapitre 1

Cassandre avait pris un covoiturage très tôt le matin pour limiter les frais d'un déplacement à Paris. Elle faisait la route avec un responsable commercial d'un laboratoire belge qui lui racontait sa vie depuis leur départ du quartier Saint-Gilles à Bruxelles. Elle avait fait semblant de s'y intéresser autant que possible avant de s'échapper dans ses pensées. Elle se demanda deux heures durant comment *Elle* serait. Quelle robe *Elle* porterait. Si *Elle* allait oser la provocation face au public parisien pour ses retrouvailles. Si *Elle* allait en rajouter de maniérisme et de fioritures. Elle s'endormait par intermittence. Elle *L'*endurait dans sa chair depuis deux jours et deux nuits blanches. Il lui était impossible de se détacher du concert, de se débarrasser d'*Elle*.

Il pleuvait sur l'A1, comme d'habitude. Elle fouillait dans ses souvenirs pour se rappeler si elle avait déjà parcouru un trajet Bruxelles-Paris ensoleillé. Aux abords de la capitale pourtant, elle se redressa en sursaut. La radio avait prononcé les mots magiques.

« *RTL il est 8:38, Anthony Martineau, Laissez vous tenter. Bonjour Anthony, aujourd'hui vous allez nous parler ni plus ni moins que d'une légende du piano.*

— *Bonjour Yves. En effet, le tout-Paris de la musique retient son souffle. Ce soir, c'est le grand retour de Kaja Kirsipuu à Pleyel. Pour les quatre-vingt quinze ans de*

la salle inaugurée le 18 octobre 1927, la virtuose française offre un récital que l'on annonce déjà comme le "Nouveau concert du siècle".

— Une référence au "concert du siècle" donné le 18 mai 1976 pour le 85ème anniversaire du Carnegie Hall de New York.

— Tout à fait Yves. Le monstre sacré Vladimir Horowitz y avait alors offert l'une de ses performances les plus mémorables. »

Cassandra se souvenait de l'entrée d'Horowitz sur la scène si large, si profonde du Carnegie. Elle l'avait vu et revu tant de fois sur Youtube. Ce piano d'un noir de jais au milieu de cet écrin blanc.

« Je suis désolée de vous demander cela, vous pouvez monter un peu le son ? », demanda une Cassandra encore brumeuse.

« *Kaja Kirsipuu, c'est un nom qui ne dit peut être rien au très grand public, Anthony. Et pourtant, elle est aujourd'hui considérée comme l'une, si ce n'est la plus grande pianiste en activité, avec Martha Armengol peut-être. Qui est-elle vraiment, celle qu'on surnomme Vanemuine, le dieu de la musique en Estonie ?*

— Elle entretient depuis sa fulgurante percée sur la scène classique internationale une légende à faire pleurer les mères de famille dans leurs appartements haussmanniens du XVIème arrondissement. Ses parents étaient de hauts dignitaires du parti communiste estonien, partisan de la ligne dure pro-soviétique. Elle n'avait que quatre ans quand ils ont tragiquement disparu dans un accident de voiture. Et beaucoup soupçonnent encore aujourd'hui que cela n'ait rien eu d'un accident.

— Et c'est là que son histoire devient vraiment incroyable, à cette petite Princesse Anastasia du piano, si j'ose dire !

— *Je reconnais là vos excellentes références, Yves. Enfant des rues, Kaja apprend le piano par elle-même dans un squat de Tallinn où un vieux Bluthner a été oublié. La signature typique de ces pianos fabriqués en RDA familiarise la toute jeune Kaja à un jeu romantique.* »

« C'est elle que je vais voir ce soir à Pleyel », se justifia Cassandra à son chauffeur.

Les deux occupants regardaient droit devant eux en écoutant le fabuleux destin de la pianiste. La circulation se faisait plus dense aux abords du périphérique parisien. Un concert de klaxons se déroulait en sourdine par-dessus la radio.

« Je comprends, vous êtes pianiste en plus. Ça doit vous parler. »

« *Elle est accidentellement révélée à l'âge de onze ans par un mélomane qui la découvre derrière son piano. On la qualifie alors de diamant brut. Aucun professeur, aucun pygmalion n'a pu encore le tailler. La déconstruction de l'harmonie du jeu de Kaja touche un sublime qui déconcerte les spécialistes.* »

« Je suis commercial et j'ai l'habitude de raconter des histoires, mais celle-ci me paraît un peu trop belle pour être honnête. Même un enfant n'y croirait pas. Un mélomane qui passait par là... ridicule. »

Cassandra ne répondait rien. Elle avait souvent entendu ce type de commentaires chez des gens qui ne connaissaient pas la musique et le piano. Elle sortit le billet de son sac et le serra très fort dans sa main. Un billet hors de prix acheté il y a un an. Un an d'attente fiévreuse pour *La voir*, depuis que le concert avait été annoncé. La moindre évocation de cette date lui donnait des suées depuis des mois.

« *Pourtant, le conte de fées ne s'arrête pas là pour la fille prodige, Anthony.* »

— Eh oui, Yves, en plein chaos russe à la fin des années 1990, convoitée par toutes les grandes maisons de disque, elle choisit de s'exiler en France. Elle l'a confirmé depuis en interview, elle nourrissait à l'époque une fascination sincère pour la culture française et Paris. Elle est guidée pour ses premiers pas en France par Hélène Vermaud dont elle admire le travail et la rigueur d'exécution formelle. C'est une sorte de coup de foudre artistique entre les deux femmes. Kaja travaille chez Hélène sur son piano. Un piano que cette dernière refusait d'utiliser par superstition. Hélène dira de Kaja qu'elle faisait sonner l'instrument comme si elles étaient deux à jouer.

— Se produit alors un événement inattendu qui marque une nouvelle rupture dans sa vie. Hélène Vermaud disparaît tragiquement début 2005, quasiment la veille de l'entrée en studio de Kaja Kirsipuu. On pense même un moment qu'elle va arrêter le piano !

— En effet, Yves. À la fois dévastée et quelque peu bravache du haut de ses seize ans, elle déclare à la presse lors de la promotion de l'album que « son rêve avait toujours été et restait encore de devenir joueuse d'échecs professionnelle ». On lui prête à ce titre la responsabilité de la rupture de Garry Kasparov et sa troisième épouse Aïda.

— Mais le choc de ce premier album va la ramener tout droit à la musique finalement.

— Ce premier opus, une reprise libre des sonates pour piano de Schumann, est un triomphe critique et populaire. La fraîcheur et l'inventivité du jeu de l'adolescente balaye d'une puissante bourrasque l'univers compassé du piano de ce début de siècle. D'autant que tous les grands noms y vont de leur révérence à la jeune surdouée : Lang-Lang, Radu Lupu ou encore Grigory Sokolov.

— Dès lors, rien ne peut résister à l'enfant prodige. Son ascension est fulgurante et le monde entier se l'arrache.

— Elle prend la nationalité française le jour de ses dix-huit ans le 6 mars 2007. Commence alors une première tournée internationale absolument triomphale, du jamais vu pour une jeune, si jeune pianiste, presque inconnue un an auparavant. »

« Elle a un destin aussi contrarié que celui de la famille Kennedy dites-moi ? demanda légèrement goguenard le chauffeur.

— Elle a joué au Bolchoï Zal à dix-neuf ans ! », se récria Cassandre comme si c'était elle qu'on mettait directement en cause.

La bruxelloise était sortie de sa torpeur. On n'entendait plus la radio couverte par son plaidoyer.

« Rendez-vous compte, c'était la revanche d'une vie. Et puis, elle marchait sur les traces de Martha Armengol qui avait joué là-bas des années auparavant, personne ne pouvait l'ignorer.

— Martha qui ?

— Martha Armengol, la plus grande pianiste du monde ! Ils en ont parlé, vous n'écoutez pas ! Elle a vu arriver Kaja, une rivale prodige et insolemment précoce qui allait jouer là-même où elle avait triomphé. Inutile de vous dire que le milieu a très vite instauré un antagonisme entre ces deux pianistes.

— On ne supposerait pas toutes ces histoires dans le piano...

— Vous êtes un sacré comique, vous. Imaginez, tout le monde attend ce concert à Saint-Pétersbourg, la pression de son entourage et des médias est énorme. Elle n'en dort pas pendant des semaines. En plus, on ne lui donne pas le piano qu'elle souhaitait. Et là, devinez ce qui se passe ?

— C'est un triomphe et elle couche même avec Poutine à l'issue de la représentation ?

— Elle démarre son concert avec les quatre premières notes de la sonnerie de rappel de la salle. Il faut se représenter le public : tout ce que la Russie compte de virtuoses et de mélomanes. Il y a un moment d'étonnement amusé, mais Kaja persiste et signe. Et le miracle opère ! La salle se laisse prendre par l'improvisation autour de ce thème musical très simple. Kaja a défié l'institution, et c'est un triomphe. Je peux vous dire que quand vous êtes une femme dans le piano, ce genre d'exemple, ça compte énormément.

— J'ai du mal à vous croire. Elle a joué quatre notes dans tous les sens et les gens étaient ravis.

— Il n'y a pas eu de captation audio officielle du concert, mais il paraît que des enregistrements existent. J'ai cherché sur Internet pendant des heures et des heures, je n'ai jamais rien trouvé. Je crois que cela participe de sa légende. De très nombreux critiques considèrent ce concert comme le plus important du XXI<sup>ème</sup> siècle. »

Le commercial fixa la route devant lui songeur. On venait de dépasser le Stade de France. La radio reprenait ses droits.

« *Espérons un nouveau moment de grâce ce soir donc, Anthony.*

— *C'est tout ce qu'on lui souhaite, à Kaja Kirsipuu et aux chanceux qui assisteront au concert. »*

« Eh bien, j'espère que ça sera aussi fantastique qu'à Saint-Pétersbourg ! commenta amusé le commercial.

— Je crois que je suis encore plus stressée qu'elle. J'ai trop attendu ce concert. »

Elle replaça le billet au fond du sac. Elle se disait qu'elle le conserverait. Elle gardait déjà comme une relique le billet de sa première rencontre avec *Elle*. Elle

avait inscrit au plus profond de son âme cette heure passée à L'observer au théâtre des Champs-Élysées, il y avait de cela plus de quinze ans. Ce billet lui rappelait également la fébrilité qui les avait animés, Joaquin et elle, quand ils avaient rafraîchi frénétiquement la page du site de réservation pour être certains d'avoir les meilleures places. Quitte à casser la tirelire et sacrifier les prochaines vacances d'été. Ils avaient payé chacun le leur pour éviter un découvert. Elle craignait qu'il vienne lui aussi ce soir à Pleyel. Elle avait sondé quelques rares amis communs pour lui faire indirectement savoir qu'elle y serait. Et le décourager de venir, bien entendu. C'était son moment à elle.

Quand ils arrivèrent enfin à côté de la Porte de Saint-Ouen, elle se fit la réflexion qu'elle ne reconnaissait presque plus la ville de son enfance heureuse dans le XVIIIème arrondissement. Elle ne savait pas dire si c'était Paris qui avait changé, ou sa nouvelle perspective à hauteur de femme qui modifiait irrémédiablement sa perception des lieux.

Elle déposa rapidement son bagage dans le salon de son amie Éléonore qui, bien qu'absente cette semaine-là, lui laissait son appartement pour la soirée, et s'effondra sur le lit où elle dormit jusqu'à la fin de l'après-midi.

\*\*\*\*\*

Arthur sortit dans le couloir quand il aperçut Fabien, son supérieur, qui accompagnait Anouck vers la petite cafétéria d'étagé. Il se demanda s'il l'avait déjà revue depuis qu'elle avait quitté Ariane. C'était peu de temps après son arrivée sur le site de Saint-Médard-en-Jalles

dans le Sud Ouest de la France, pour son premier poste dans la vénérable maison. Sa blondeur était intacte. Il se souvenait qu'elle et Fabien étaient très complices à l'époque. Ils avaient peut-être fait les mêmes études. Ils avaient le même âge, aurait-il dit en tout cas. Il s'invita opportunément dans la discussion en faisant mine de se préparer un café dans la salle. Fabien et Anouck étaient assis sur le canapé bleu couleur Ariane coincé dans l'angle de la pièce. À la fragilité gracile d'Anouck répondait la coupe militaire, le cou et les cervicales musculeux comme un judoka de son chef. Arthur profita de sa position surplombante pour dominer sa timidité.

« Comment vas-tu Anouck ? J'arrive à peine à y croire, ça fait combien de temps, presque dix ans qu'on s'est pas vu ? »

Il se demandait en réalité si elle se rappelait seulement de lui.

« Très bien Arthur, et toi ? »

Elle avait gardé ce grain de voix rocailleux, celui d'une fumeuse de longue durée, bien qu'il ne l'ait jamais vue fumer une seule fois quand ils étaient collègues. Il fut surpris de sa réponse naturelle qu'elle ponctuait d'un large sourire. Fabien à côté s'en amusait aussi. Il devinait que cela coûtait à Arthur de venir faire la conversation.

« J'ai cru savoir que tu avais eu des enfants.

— Oui, une grande, Calixte, qui a neuf ans, et deux fils, Tristan et Raphaël. Sept et quatre ans. Ils ressemblent tous les deux beaucoup à leur père. Ils n'arrêtent pas de courir partout. Heureusement qu'on a un jardin à Toulouse !

— Guillaume est toujours en bas ? demanda alors Fabien.

— Ils m'appellent quand ils en ont fini, m'a-t-il dit. Ils ont l'air assez exigeant pour le peu que j'en ai vu.

— Le gars, Tonyé, qui gère ce programme, il ne rigole pas beaucoup avec ça. »

Depuis quelques années, EADS, la maison mère d'Ariane, avait choisi de dynamiser le secteur de la recherche spatiale en France. Elle avait ouvert une pépinière de projets sur le site des Mureaux dans les locaux historiques du lanceur. Parmi ceux-ci, Camelot Aerospace était une entreprise qui développait des modules habitables expérimentaux pour la Station Spatiale Internationale. Sa technologie phare était un module gonflable à destination des stations orbitales. Il permettait ainsi une réduction de masse et donc de coût de lancement pour les opérateurs.

« Ça change de notre quotidien ici. Ça nous donne un petit coup de jeune, c'est bien, ajouta Fabien d'un air faussement convaincu. Il y a plein de nouveaux qui ont faim. »

Il avait prononcé cette phrase en fuyant le regard de ses interlocuteurs, comme s'il ne l'assumait pas. Il replaça ses fines lunettes en demi-lune sur le bout du nez. Elles avaient toujours juré dans son allure. Elles paraissaient contraindre son hyperaction.

Avec l'aide de l'Agence Spatiale Européenne, l'ESA, Ariane avait gagné un important contrat pour effectuer des ravitaillements de la Station Spatiale Internationale pour les dix ans à venir. Elle cherchait à intégrer ces nouvelles technologies dans un modèle plus général pour se démarquer de la concurrence devenue féroce dans le secteur depuis quelques années.

« Guillaume me dit que ça bouge pas mal. Je suis tout ça de plus loin, j'ai jonglé pas mal de temps entre les couches-culottes et les réveils nocturnes, mais j'ai l'impression que les américains ont vraiment dynamité

le secteur. Guillaume m'affirme qu'on y va tout droit même si vous freinez des quatre fers.

— C'est au lanceur réutilisable que tu fais allusion ? Franchement, aujourd'hui, faire un tel virage, ce serait partir dans le brouillard. Personne ne sait vraiment combien ça va coûter à la fin, opposa Fabien.

— De toute façon, partir d'une feuille blanche, c'est des années de développement. Et on n'a pas vu la moindre indication dans ce sens de la part des grands chefs, non ? interrogea Arthur.

— Oui, oui », acquiesça Fabien qui baissait la tête, manifestement gêné.

S'ensuivit un blanc de quelques secondes pendant lequel Anouck sourit en laissant échapper un petit filet de rire à peine audible. Ce fut à cet instant que Guillaume arriva pour déridier la situation.

« Ah, mais je reconnais le plus bel escroc de cette noble maison. Comment ça va, le charlatan ?

— Je parie que tu leur as dit que leur module c'était de la merde », rebondit du tac au tac Fabien soudain redevenu plus alerte.

Tous partirent d'un grand éclat de rire. Arthur qui ne connaissait Guillaume que de réputation restait silencieux et légèrement en retrait. Il savait combien l'homme était admiré dans l'entreprise, à l'égal d'un Thomas Pacaud. Guillaume était l'ingénieur maison qui avait réussi à passer de l'autre côté de la barrière, là où il y avait si peu d'élus. Beaucoup d'ingénieurs de l'entreprise déposaient leur dossier pour les sélections de l'ESA afin d'être pris dans les programmes de formation pour devenir spationaute. Arthur pensa immédiatement à son jeune collègue Côme qui ne vivait que pour cela. Il était dans le bureau de l'autre côté du couloir. Il n'osait pas aller le chercher. Guillaume remarqua la réserve d'Arthur.

« Ça dépasse un peu, tu veux que je t'aide ?

— Pardon ?

— Le balai que tu as dans le cul, il dépasse un peu. »

Arthur ne savait pas quoi répondre. Il avait entendu dire que le bonhomme était assez direct mais rien ne l'avait préparé à une telle entrée en matière. Le rouge lui montait aux joues. Il voulait disparaître. À côté de lui, Anouck et Fabien s'esclaffèrent à nouveau. Puis ce dernier dit :

« Arthur, je te présente Guillaume. Guillaume, voici Arthur, qui bosse avec moi sur les moteurs. Arthur a même connu Anouck à l'époque de Saint-Médard, avant de me suivre ici.

— Juste quelques mois, se sentit obligé de préciser l'intéressé, comme s'il voulait minimiser le lien qui pouvait exister avec Anouck.

— Quelques mois de trop. On m'a rapporté que tu lui tournais pas mal autour, alors qu'on allait se marier », rétorqua le spationaute l'air menaçant.

Fabien ne réagissait pas et Anouck semblait sur la défensive, prête à retenir Guillaume de faire une bêtise. Puis, après un silence, les trois repartirent d'un grand rire complice dont Arthur se sentit une nouvelle fois exclu. Pour donner le change, il força le sien dans les aigus, ce qui ne pouvait tromper personne.

« Il se pourrait qu'on soit amené à se voir plus souvent ces prochains mois », changea brusquement de ton Guillaume. Arthur remarqua combien les traits du visage du spationaute avaient pris une soudaine gravité. Celui-ci poursuivit : « Je vais repartir là-haut. J'en ai vaguement discuté avec mes boss à l'ESA, et dans une réunion où il y avait des gens de chez vous. J'ai l'impression que ça ne va pas être anodin, comme mission même si je ne comprends pas trop ce qui se

trame. Et puis tu me connais, moi, tous ces trucs de stratégie commerciale, ça m'emmerde. »

Arthur se tourna vers Fabien qui faisait l'étonné. Il recula d'un pas, comme pour se défier du récit de Guillaume.

« Tout ce qui t'intéresse, c'est voler et voir les étoiles de toute façon, conclut Anouck.

— Et les barbecues, ajouta le spationaute. C'est ce que j'ai indiqué aux mecs de Camelot. Qu'ils intègrent un barbecue dans leur foutu module. Voilà une véritable innovation qui changerait la face de la conquête spatiale.

— Bon allez, assez de bêtises pour aujourd'hui, le coupa Anouck. Il faudrait pas trop tarder, j'ai laissé les enfants chez ma mère, elle nous attend pour dîner, le temps d'y aller... »

L'atypique couple s'évanouit dans le couloir, laissant Arthur et son supérieur dans la pièce.

« Un sacré personnage, ce Guillaume, dit Fabien comme s'il cherchait à changer de sujet. Il ambiançait tout l'étage quand il bossait chez Ariane. À côté, c'est un énorme bosseur. Il prenait des cours de pilotage après le boulot, et il a pas compté ses heures pour en arriver où il est. »

Arthur ne l'écoutait pas. Il ne pensait qu'à une chose.

« On va envoyer des gens dans l'espace à horizon, je sais pas, deux ans ? Et on n'a pas encore communiqué auprès des équipes là-dessus ?

— Tu sais comment fonctionne la direction. Garde-le pour toi, si tu veux bien. À vrai dire, ce n'est encore qu'un projet à ce stade. Il s'est un peu emballé. »

Arthur connaissait suffisamment Fabien pour savoir qu'il ne lui disait pas toute la vérité. Revenu dans son bureau, il trouva son collègue Côme en pleine discussion avec Jonathan. Jonathan était un IPE : un

ingénieur pour l'école. Il était détaché à plein temps par Ariane auprès du rectorat. Quand il ne se déplaçait pas dans les établissements scolaires de la région, il organisait environ deux fois par trimestre des visites de site pour faire connaître les activités de l'entreprise. Arthur détestait en silence Jonathan depuis des années. Sa suffisance, sa morgue, son obséquiosité envers la direction. Jonathan était tout ce qu'Arthur n'était pas.

« Tu as vu cette paire de nichons. Bien laiteux comme j'aime. »

Arthur s'approcha et se pencha par dessus une épaule. Les deux hommes regardaient les photos d'une femme qu'on devinait plantureuse sous son uniforme bleue de l'ESA, avec force commentaires.

« C'est qui cette meuf ? demanda Arthur d'un ton faussement ingénu.

— Valentina Baresi. C'est la nana qui sera dans le prochain vol pour l'ISS. Italienne, trente-cinq ans, ingénieure biochimiste à la base, répondit Côme.

— Elle a eu 95D à son examen j'ai l'impression, ajouta Jonathan.

— D'où vous sortez ça ?

— Elle était en bas, chez Camelot. Ils l'ont fait monter dans le module. Tu devineras jamais ce qu'ils lui ont demandé.

— Vas-y, coupa Côme impatient.

— Ils lui ont demandé de jouer du piano. Ils avaient foutu un synthétiseur dans le module. Ils ont passé une plombe à parler de l'acoustique dans la chambre. Guillaume, ça l'a saoulé.

— Ils ont craqué chez Camelot. Qu'est-ce qui leur prend ? Ils l'ont prise parce qu'elle sait jouer ? renchérit l'ingénieur.

— Non, elle joue pas terrible. Enfin, elle a joué genre *Au clair de la lune*. Enfin, moi elle peut me le jouer

toute la nuit, ça me dérangerait pas », conclut Jonathan rêveur.

## Chapitre 2

Pleyel, cela commença par la vision d'un premier fauteuil de velours rouge bourgogne cachant une rangée de personnes du troisième âge à traverser. Ils figuraient à Cassandra une muraille infranchissable. Elle était pressée. Pressée de s'asseoir et disparaître au monde. Ses lunettes de soleil lui mangeaient tout le visage et cachaient des yeux rougis d'émotion. Elle n'avait pas honte de cette coquetterie. Elle lui importait moins que celle de pleurer à la vue de tous. L'esprit aussi embué que les yeux, elle se faufila dans la grande salle en buttant à chaque pas sur des genoux grinçants.

Pleyel s'était donné un coup de jeune quelques années auparavant. Les sièges étaient plus larges et les rangées plus espacées que dans son souvenir. Ses parents, restaurateurs du XVIIIème arrondissement, l'avaient emmenée ici la première fois pour la récompenser de son bon bulletin scolaire au collège. Tout lui avait paru gigantesque à l'époque, mais aussi poussiéreux qu'un palais endormi. Elle se lova dans son siège du parterre. La place à côté d'elle, celle de Joaquin, était toujours vide. Elle décomptait fébrilement les minutes avant le début du spectacle pour s'assurer chaque instant un peu plus de son absence définitive. Obsédée par l'écran de son téléphone portable, elle ne vit pas s'avancer dans l'allée une personne un peu

gauche. La rangée de cheveux argentés serra péniblement les jambes. Il vint s'asseoir juste à côté d'elle. Elle sursauta d'étonnement mais se rassura très vite : ce n'était pas la silhouette de son ancien compagnon. Elle l'observa en naturaliste déchiffrer le programme de la soirée. Il portait un sweat shirt zippé du plus mauvais effet dans un tel lieu. Après l'avoir dévisagé pendant un long moment, elle se risqua à lui poser une question.

« Pardon, je m'excuse de vous déranger, mais est-ce que vous connaissiez par hasard un certain Joaquin Ferrer ?

— Je vous demande pardon ? »

Elle s'aperçut qu'elle avait toujours sur le bout du nez les lunettes de soleil qu'elle s'empessa d'arracher. L'inconnu la fixa, interdit. Cassandre ajouta :

« Je... En fait, j'ai acheté des places pour ce récital avec mon ancien compagnon. Et... hum vous êtes à sa place. Je voulais comprendre.

— Ah... euh, je ne vais pas pouvoir vous aider, je suis là parce que j'ai gagné un concours avec mon CE. Je suis... je suis ingénieur chez Ariane Group. »

*Une place à 350€ pour un ingénieur qui n'a pas écouté plus de quinze minutes de musique classique dans sa vie... autant donner de la confiture aux cochons...*

« Ariane Group. Ariane, vous savez, les fusées qui envoient des satellites autour de la Terre.

— Ah oui ! Ses yeux s'illuminèrent d'un seul coup. Oh, vous devez être un scientifique de haut vol. Polytechnicien certainement. »

Il sourit, un peu gêné. Elle comprit que ce n'était pas exactement le cas. « Veuillez m'excuser, je suis parfois trop spontanée, je ne réfléchis pas à ce que je dis. » Son

sourire restait son meilleur ambassadeur, elle le savait. On lui aurait tout pardonné rien que pour un sourire.

« Et vous ? Je veux dire, que faites-vous dans la vie ?

— Je suis pianiste ! » s'exclama-t-elle comme si elle avait voulu le hurler pour toute l'assemblée.

Elle ne pouvait plus s'empêcher de sourire. Elle-même ne savait pas si cela masquait une gêne, trahissait son soulagement ou appuyait son enthousiasme. Il avait l'air impressionné. Elle s'en aperçut.

« Cela fait plus d'un an que j'attends de *La voir* depuis que le concert a été annoncé.

— Elle est pourtant très jeune, répliqua-t-il en jetant un œil à la biographie en quatrième de couverture.

— Elle a mon âge.

— Je dois vous avouer que je n'avais jamais entendu parler d'elle jusqu'à ces derniers jours.

— Quand vous avez gagné cette place, j'imagine.

— Pour tout vous dire je pensais pouvoir la revendre. Mais c'est difficile en fait. Le public de ce genre d'endroit n'est pas très porté sur les sites de revente.

— Vous n'allez pas perdre votre soirée, je vous assure !

— Je ne connais rien à la musique classique, j'ai regardé le programme, je crois que je ne connais même pas les compositeurs.

— Schoenberg, vous connaissez, quand même ?

— Jamais entendu parler.

— Oubliez tout le reste, concentrez-vous sur *La Nuit Transfigurée*. Elle l'adapte au piano, c'est splendide. J'ai entendu ça quand j'avais huit ans à Mogador, c'est pour ça que j'ai voulu faire de la musique. Une sorte de révélation. Un peu comme vous, j'imagine, quand vous

avez vu *La Guerre des Étoiles*, ou Neil Armstrong poser le pied sur la Lune. »

*La Nuit Transfigurée* était initialement une œuvre pour sextuor à cordes, deux violons, deux altos et deux violoncelles. Écrite en 1899, elle n'avait été transcrite pour piano qu'en 2001 par Michel Gaechter. C'était le morceau d'ouverture du fameux concert du siècle d'Horowitz et Cassandra y voyait forcément un clin d'œil.

\*\*\*\*\*

La lumière et les voix s'estompèrent progressivement dans la salle. On n'entendit plus qu'un murmure. Un lointain bruit de pas sur le chêne clair. En robe rouge de créateur, cachée par un voile qui couvrait son imposante chevelure, Arthur découvrit la diva s'approchant du piano sous un torrent d'acclamations. À côté de lui, Cassandra applaudissait à tout rompre. Arthur l'imita plus timidement sans réfléchir. Il s'étonnait que le public compassé d'une salle de concert classique puisse se laisser aller à une telle ovation. Kaja ne salua pas la foule, toute accaparée par son art. Elle tira alors la fine voilette rouge de dentelle qui lui couvrait le visage dans un geste magnifiquement théâtral pour la jeter sur le parquet à quelques mètres. L'effet de spectacle était tel qu'on retrouvait Kaja déjà assise quand l'attention revint sur elle, les mains prêtes à faire chanter le clavier.

Et puis, soudainement, alors qu'elle paraissait avoir trouvé le juste recul en face de son instrument, le silence gagna la foule. Tout le monde retenait son souffle. L'ingénieur put sentir Cassandra frissonner d'inquiétude

en regardant la diva inspirer profondément. Lui n'y voyait qu'une femme en robe rouge provocante se tenir droite face à un piano sombre, comme entourée d'un halo mystique qu'elle cherchait à délivrer du bout des doigts.

La musique commença. Les doigts de Kaja écrasaient les touches et les marteaux frappaient les cordes comme un boxeur. Gauche, droite, uppercut. C'en était manifestement trop pour Cassandra qui bouchait ses oreilles à ces sonorités intempestives. La diva se contorsionnait sur l'instrument, de gauche à droite, de droite à gauche. Arthur profitait du spectacle plus qu'il ne l'avait imaginé. Il y avait cet objet sexuel en train de se donner à son instrument, et autour de lui cette salle outrée. Car il n'y avait pas que Cassandra qui témoignait des mouvements d'humeur. Il entendait toutes ces mamies à sonotone exprimer une clameur sourde dans des moues de réprobation. La rumeur enfla jusqu'à exploser. La salle poussa d'un seul homme un murmure que ne couvraient plus les rubatos. L'ingénieur ne pouvait en croire ses oreilles. Autour de lui, des personnes biens mises brandissaient le poing en direction de la scène, hurlant les insanités les plus abjectes contre la jeune femme. Kaja maintenait le cap imperméable à cette agitation. Elle fixait un horizon fantasmé droit devant elle. Il se perdait dans les coulisses ou dans son imagination. Quelques objets hétéroclites atterrirent sur le plancher : des montres, des baumes à lèvres, un gant à jamais dépareillé. Arthur regardait en l'air : il aurait voulu que le rideau s'abaisse comme un bouclier à la haine de cette foule déchaînée mais il n'y avait aucun rideau à baisser malheureusement.

\*\*\*\*\*

Cassandra connaissait les moindres recoins de *La Nuit Transfigurée*. Elle avait écouté toutes les versions qui en existaient. Elle avait passé des nuits au Conservatoire Royal de Bruxelles à travailler la polyphonie de Gaechter, trompant les gardiens pour se laisser enfermer dans les salles de répétition. C'est là qu'elle avait bien connu la communauté des pianistes chinois qui l'avaient initiée à ces pratiques duplices pour travailler toujours davantage. C'étaient toutes ces émotions, et bien plus encore, qu'elle avait espéré entendre. C'était cette petite musique du cœur, cette partition de souvenirs qu'elle était venue écouter. De tout cela, Kaja Kirsipuu était en train de faire du papier mâché.

Cassandra avait gardé un sourire de façade, parce que c'était Kaja. Mais une larme coulait le long de sa joue. Elle n'était pas sur une chaise derrière la scène, là où tout le monde l'aurait vue. Cependant, elle ne pouvait pas supporter qu'on la vit ainsi. Qu'*Elle* la vit, au détour d'un regard vers la foule arraché à son instrument. Cassandra se leva presque dans un état second. Trop frêle pour vraiment pouvoir voler, elle se cognait contre les jambes du troisième âge autour d'elle. Elle butait mais poursuivait une sorte de course folle sous la mélodie de Schoenberg et les huées de la foule. Il y avait quelque chose de dramatique dans cette fuite que son voisin ne pouvait pas comprendre.

Elle sortit comme une furie de la salle, traversant ce hall blanc soudain si sombre, poreux à son esprit et à l'obscurité du dehors.

« Vous avez une cigarette ? » demanda-t-elle à un passant.

Toujours confiante dans son sourire, elle ne fut pas étonnée de voir le quidam accéder à son désir.

*Il était écrit que ce spectacle serait frappé d'un terrible sort.*

La pluie continuait de perler depuis les nuages. Ils étaient la bande son et le décor de cette triste journée. À présent, cela convenait bien à Cassandra car cette pluie se mêlait à ses larmes et délavait un peu sa tristesse.

*Tout ça, c'est la faute de Joaquin.*

En face de la salle, elle distinguait ce bâtiment Belle Époque à la façade sculptée en haut relief, ses ornements dilatés, ses plans de briques carmins et ses gros bossages. Il l'avait toujours impressionnée petite, ce bel immeuble, chaque fois qu'elle était venue ici. *Propriété de la compagnie d'assurances générales sur la vie* pouvait-elle déchiffrer à la lueur des phares des rares voitures qui passaient dans la rue.

*J'en aurais bien besoin, moi, maintenant, d'une assurance sur la vie.* Repensant à son ancien compagnon, elle se mit à le maudire de plus belle. *Ce type aura vraiment pourri tout ce qu'il touche.* Sa vie, ce concert avorté, tout se mêlait dans un maelstrom de rancœurs.

Elle remontait la rue en direction de l'avenue Hoche et ses boutiques de luxe. Elle se souvenait que petite, elle n'osait pas rentrer dans les magasins, surtout ceux-là, parce qu'elle croyait que l'on était alors obligé d'acheter quelque chose. Les cafés qui faisaient l'angle avec la rue du Faubourg-Saint-Honoré avaient mauvaise mine par ce temps. C'étaient des cafés d'été, où l'on se montrait en terrasse, où l'on reluquait les filles poudrées des beaux quartiers. Il y avait décidément un embarras dans l'air ce soir. Pourtant, ces quelques pas apaisèrent son esprit et déjà une indulgence pressée reformatait ses souvenirs. *Qu'est-ce*

*qu'elle était belle, Kaja, ce soir. Ils comprennent pas sa musique, tous ces vieux schnocks. Et ce type à côté, qui ne savait probablement pas épeler Mozart. Elle avait de mauvaises ondes, elle avait de mauvaises ondes.*

Elle se rendit compte qu'elle avait laissé sa cigarette se consumer sans presque l'inspirer. Cela ne la contraria pas, l'envie lui était déjà passée. Il fallait dire, elle avait arrêté il y avait plus d'un an. Elle l'écrasa contre un rebord de fenêtre et la jeta dans le caniveau. Un geste que les femmes ne faisaient pas, se dit-elle. Elle arriva à la grande place de l'Arc de Triomphe pour prendre le métro. Son allure était de plus en plus lente, pour mieux y penser, pour mieux y réfléchir, encore.

*Je ne pouvais pas l'écouter, moi. Je l'ai trop écoutée, cette musique.*

Elle n'avait déjà plus que des flashes de la soirée, comme si sa mémoire avait instinctivement fait le tri. Il lui fallait beaucoup d'efforts pour revoir Kaja s'avancer sur la scène. Elle se répétait encore la mélodie, de façon de plus en plus ténue. Irrémédiablement, elle s'éloignait.

*C'est trop de souvenirs, cette musique.*

Elle s'engouffrait dans la bouche hostile du métro parisien. Dans un couloir, un malheureux SDF jouait de l'accordéon. C'était une composition qu'elle ne connaissait pas, intéressante à ses oreilles aguerries.

*Dans cinquante ans, on se souviendra encore de ce concert. C'est elle qui aura eu raison contre tout le monde.*

## Chapitre 3

Quelques semaines avaient passé depuis la soirée de Pleyel et cela faisait un peu moins de quatre mois que Cassandra avait rompu avec Joaquin. Elle avait décidé de l'effacer de sa vie de façon méthodique, radicale et absolue. Alors elle avait quitté Saint-Gilles, portée par le flot de ses larmes. Elle partageait à présent un appartement en colocation avec une étudiante en médecine. Cassandra avait passé beaucoup de temps ces derniers samedis aux puces des Sablons pour le meubler à bas prix. Elle voulait le remplir à marche forcée, cet appartement sur deux niveaux. Le remplir de nouveaux objets et de nouveaux souvenirs.

La matinée avait été vite expédiée au conservatoire. Elle y préparait un futur concours international mais sa motivation déclinait. En son for intérieur, elle n'y croyait déjà plus avant même d'avoir commencé les sélections. Elle s'était ensuite échappée du centre-ville ensoleillé et bon enfant pour retrouver ses élèves en cours particulier. Elle enseignait au fils de la famille, mais également au père. C'était ses cours les plus rentables : ils ne nécessitaient qu'un déplacement pour trois heures de répétition, et l'adulte payait double tarif. Cela lui prenait une heure de transport, entre métro et bus (elle n'avait pas le permis de conduire). Par la fenêtre du 71, elle regardait défiler les saisons depuis

bientôt deux ans chaque mercredi. L'automne s'installait sous un soleil froid. Les grandes allées boisées d'Ixelles étaient couvertes d'une nature qui rendait encore une fois les armes contre l'impérieuse course du temps. Ses bottines se frayaient un chemin parmi les feuilles de chêne jusqu'au perron de la maison de cette banlieue chic. Le petit Gabin vint ouvrir la porte. Il arborait un petit pull à col châle bleu nuit. Du haut de ses dix ans, il cochait toutes les cases du garçon de bonne famille : tête de premier de la classe, coupe au bol irisée de reflets blonds et la voix mièvre prête à crier « Maman » à la moindre contrariété. Cassandra le détestait secrètement. Elle voyait chez ce petit écolier le type d'enfants pourris gâtés qu'elle n'avait que trop côtoyés au lycée Racine à Paris. Ou pire, un de ces rejetons de pianistes célèbres qui l'avaient traumatisée durant ses premières années au conservatoire régional d'Île-de-France. *Ces connards fiers d'annoncer sur Facebook qu'ils font un récital avec Anne Quevelec à Carcassonne. Non, c'est surtout maman qui va te tenir la main sur scène.*

La vérité, c'est que Gabin ne l'intéressait pas beaucoup. Elle expédiait ce cours de milieu d'après-midi en lui faisant travailler ses gammes sur une mauvaise composition de Hans Zimmer ou John Williams. *Tu leur donnes à jouer La Guerre des Étoiles et ils sont contents. Toi, on te paye trente euros pour écouter un gosse de riche faire son caprice.* Non, celui qui l'intéressait bien plus, c'était Xavier, le père. C'était un français expatrié en Belgique qui travaillait à la Commission Européenne depuis presque dix ans. Il avait eu quarante-cinq ans en début d'année. Il avait une belle crinière poivre et sel et le port altier. Elle aimait l'entendre échanger avec son fils, quand il lui expliquait le monde de sa voix bien assurée. Elle aimait

sa fausse nonchalance. Il avait ce côté insubmersible, revenu de tout, à la fois cool et serein : il était le fantasma incarné du père de famille. Depuis la rentrée, Cassandre avait perçu un changement d'atmosphère avec Xavier. Elle n'avait pas vraiment envisagé quelque chose avant de rompre avec Joaquin. Mais après cet été sentimentalement meurtrier, elle considérait leur rapport sous un nouvel angle. Elle n'avait jamais vu sa femme, tout juste savait-elle qu'elle était artiste-peintre et photographe. D'énormes clichés à gros grains pris au Leica ornaient tous les murs du salon. Juste derrière le piano se dressait un personnage féminin vêtu de noir dont la blancheur de la peau scindait les deux côtés de la photographie. « C'est une photographie prise au Leica IIC, un appareil photo qui date de la seconde guerre mondiale » avait expliqué Xavier la première fois que Cassandre était venue ici. Elle s'était toujours demandée si c'était un autoportrait. On ne voyait que le bas du visage, un visage plutôt rond avec des joues qui semblaient accompagner un sourire un peu forcé et assez plat dessiné par des lèvres fines. Nulle part il n'y avait de photographies de famille dans le séjour, la seule pièce qu'elle connaissait de la maison. Elle avait bien réfléchi à quelques stratagèmes pour arpenter l'étage mais elle n'avait jamais vraiment pu ou osé les mettre en œuvre. Une part d'elle-même préférait laisser cette femme dans son halo de mystère, et c'était sans doute mieux ainsi. Le mercredi, Xavier rentrait plus tôt du Quartier Européen pour prendre son cours à la suite de son fils. Cette organisation réglée comme un métronome avait commencé l'année précédente. À chaque fois qu'elle entendait la clé poussée dans la serrure, elle surjouait avec Gabin le pédagogisme qu'elle avait appris en Master. « Il a encore fait des progrès étonnants ce mois-ci. » Le petit garçon la

regardait avec des grands yeux interloqués, mi-dupe, mi-complice de ce petit théâtre. Il s'installait ensuite sagement dans un des fauteuils du salon et écoutait en silence la leçon de piano de son père. *Le seul moment où il se tait* ajoutait souvent Cassandra pour elle-même. Pour faire travailler Xavier, elle n'avait pas osé ressortir *Le pianiste virtuose* de Charles-Louis Henon, avec lequel ses professeurs l'avaient traumatisée dans sa prime enfance. *Pourtant, avec la raideur de ses poignets, ça ne serait pas du luxe* se disait-elle, mais elle tenait à garder son élève. Xavier la payait double tarif et ce n'était pas neutre pour ses finances. Surtout, il la raccompagnait chez elle en voiture. Ce petit bout de chemin privilégié avait doucement mais sûrement tissé des liens entre eux deux.

Ce jour-là, quand ils sortirent tous les deux de la maison, les étudiants commençaient à se rassembler le long des étangs, assis en cercle sur l'herbe là où les feuilles mortes n'avaient pas encore fait leur lit. Un léger brouhaha flottait dans l'air. Les examens étaient encore loin et l'insouciance enveloppait l'atmosphère à côté de l'Université Libre de Bruxelles. Le soleil de la fin d'après-midi révélait les couleurs automnales dans leurs tons les plus ocres et orangés. La BMW fit le tour de l'étang pour retrouver l'avenue Louise. On passait devant le Flagey. La voiture s'arrêta quelques instants en face du café Belga. Elle se demandait s'il y pensait, lui aussi. S'il s'imaginait avec elle un samedi après-midi en terrasse. La nourriture n'y était pas exceptionnelle, mais il y avait la vue et cette large terrasse en face des étendues d'eau. Elle savait qu'on y commandait directement au bar. Il serait allé chercher deux clubs sandwiches, un thé vert pour elle et un Perrier pour lui. Il aurait assumé de sortir avec une fille de dix ans sa cadette. Surtout qu'elle avait tendance à faire un peu

plus jeune que son âge, on lui répétait souvent. Il paraissait que *ça accélérât la date de péremption* avait professé sa mère. Lentement la BMW s'enfonçait dans la ville qui s'animait de nouveau à cette heure de sortie des bureaux. La circulation était poussive autant que le silence inhabituel entre les deux occupants était pesant. Le quartier Saint-Josse, où elle avait élu domicile, était la nouvelle frontière de la gentrification. Elle était une éclaircur qui tenait un poste avancé. La voiture traversait au petit trot la place Madou fraîchement réaménagée. Alors qu'ils passaient au pied de la tour éponyme, elle sentit la respiration de Xavier s'accélérer. Elle le devinait luttant tant bien que mal pour se concentrer sur sa conduite. La route était bouchée rue Scailquin, et de nombreux bus dépassaient le véhicule depuis leur voie séparée. Xavier s'impatientait et regardait plusieurs fois sa montre. Il tapotait du bout des doigts sur son volant, ce que Cassandra trouvait inhabituel chez ce monument de placidité. Enfin, il s'arrêta devant le logement de Cassandra rue Liedekerke. Il coupa le contact et posa une main sur la cuisse de Cassandra dans le même mouvement comme pour être sûr de ne pas oublier de le faire. Elle en frémit de surprise sous son jean.

« Je ne voudrais pas avoir l'air malappris, dit-il d'une voix assurée, d'une voix de dominant.

— Non, non. »

Il approcha ses lèvres et saisit avec fermeté la nuque de Cassandra pour faire basculer son visage. Ils s'embrassèrent longtemps alors que des passants les observaient le long du trottoir.

« Tu... tu veux monter ?

— Juste quelques minutes alors. Pour prendre un petit verre. Gabin va s'inquiéter. Il s'inquiète assez vite en règle générale. Le trajet a été très long en plus.

— Ton... ton épouse n'est pas là ?

— Elle est à Wansee. Une résidence d'artistes, pendant un mois. »

Ils étaient déjà en haut. Il y avait une grande terrasse qui donnait sur le cœur de la ville et les toits gothiques de la Grand Place. Cassandre défaisait à la hâte les bâches en plastique qui protégeaient de la pluie le canapé installé là. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge murale dans la cuisine. Il restait assez de temps avant que sa colocataire ne rentre de ses cours.

« Je vais t'aider. Prends ton temps. Enlève ton manteau », la rassura-t-il.

Elle se laissa guider par cette voix chaude et profonde. Elle revint bientôt avec deux verres de Martini.

« Je n'ai que ça, je suis vraiment désolée. On a fêté mon anniversaire il n'y a pas longtemps... »

Elle se sentait habitée par un sentiment d'urgence tout à coup. Elle voulait parler, s'agiter, pour ne pas avoir à réfléchir à la situation.

« Tout va bien, calme toi. »

Elle s'assit en face de lui mais il l'invita à la rejoindre. Il lui enleva lentement ses lunettes. La correction était sévère et elle n'y voyait plus grand chose à part un léger relent d'alcool et cette forme diffuse autour de son corps.

Elle entendait : *j'ai envie de toi*. Ces paroles définitives les ramenèrent à l'intérieur. Elle se couchait doucement sur le lit alors qu'il défaisait sa chemise.

\*\*\*\*\*

En arrivant sur le site d'Ariane aux Mureaux ce matin-là, Arthur observa Jonathan faire l'article à des collégiens qui regardaient la grande fusée horizontale en train d'être assemblée. C'était celle qui allait envoyer le module de Camelot Aerospace vers l'ISS. Le lancement n'allait pas traîner. Ces visites étaient devenues encore plus fréquentes depuis le début de l'année. Arthur avait l'impression de voir des écoliers deux fois par semaine.

« C'est François Hollande, l'ancien Président de la République, qui a inauguré le site en 2016. Autrefois, les fusées étaient montées à la verticale, mais c'est beaucoup plus économique de le faire à l'horizontale. Car ensuite, cette fusée va voyager depuis la Seine, jusqu'au Havre, puis à Kourou en Guyane, et tout ça en bateau ! De fait, c'est plus simple de transporter une fusée allongée sur un bateau, vous ne pensez pas ? »

Arthur observait les enfants. Ce n'était pas la population habituelle qu'il voyait lors de ces visites de site. Bien qu'il n'y fasse jamais vraiment très attention, celle-ci était beaucoup moins métissée. Elles ne devaient pas venir du coin, toutes ces têtes blondes plutôt bien peignées.

« Vous savez combien ça fait de kilomètres de distance entre les Mureaux et Kourou ? Plus de sept mille kilomètres, oui Apolline ! Cela en fait, du chemin ! »

Quelques minutes après qu'Arthur se soit installé dans son bureau à côté de Côte, Fabien déboula à travers la porte très essoufflé. « On nous attend tout de suite en bas. Personne ne vous a prévenus ? Laissez tout tomber et suivez-moi. »

Dans l'ascenseur, les trois hommes restèrent silencieux. La glace leur renvoyait leurs visages fermés, surtout celui de Fabien. La situation n'était pas normale.

Fabien et Arthur avaient toujours été complices. Cependant, Arthur se rendait bien compte que Fabien l'évitait depuis plusieurs semaines. Il avait espacé leurs déjeuners à la brasserie Le Week-End dans le centre des Mureaux, où ils avaient leurs habitudes une ou deux fois par semaine. On ne le voyait plus beaucoup à l'étage. Il passait beaucoup de temps à la direction, murmurait-on dans les couloirs. Il n'était pas le seul, tous les chefs de département étaient concernés. Ils débouchèrent sur l'ancienne salle d'assemblage d'Ariane 5. C'était un cube d'une soixantaine de mètres de côté. On prétendait qu'il pouvait contenir l'Arc de Triomphe. La salle avait été vidée de toutes ses machines. À une quinzaine de mètres de hauteur couraient des coursives et des cabines de contrôle. Voir cet espace nu le rendait encore plus solennel et impressionnant. L'ensemble était disposé comme un centre d'examen, ce que la salle était devenue le temps d'une matinée, manifestement. Il y avait d'immenses rangées de tables individuelles où s'alignaient des écrans en veille. On pouvait y voir les nouveaux nom et logo de l'entreprise. Deux ailes, celles d'un ange ou d'un oiseau, c'était difficile à dire. La rumeur de ce *rebranding* avait couru toute la semaine. *On avait dû grassement payer une agence de communication pour pondre une pareille merde*, pensa Arthur fataliste. *Cela fait cher le ravalement de façade.*

« Je crois que c'est organisé par ordre alphabétique », expliqua de façon laconique Fabien.

Arthur l'observa chercher les noms sur les tables, puis s'asseoir docilement. Il s'approcha.

« C'est quoi ce truc ? On repasse le bac ? Et toi aussi, tu participes ? demanda-t-il presque choqué.

— Cadres, managers, tout le monde le fait », répondit Fabien d'une voix blanche.

Il cherchait à garder son calme. Il fixait son attention sur le clavier et l'écran devant lui.

« Pourquoi on ne nous a pas prévenus ?

— Tu poses trop de questions, Arthur. Tu ferais mieux de faire comme Côme. »

Son collègue s'était assis devant son ordinateur et pianotait déjà sur le clavier. Côme avait toujours été quelqu'un de très discipliné. C'était un pur produit des grandes écoles d'ingénieur françaises, ce qu'Arthur n'était pas. Ce dernier n'en ressentait aucune jalousie mais bien plutôt un complexe d'infériorité qu'il cherchait toujours à masquer. Autour de lui, tous les ingénieurs d'Ariane Group prirent place en quelques minutes. Il y avait bien là plusieurs centaines de personnes. Certains visages étaient perplexes, d'autres inquiets, d'autres encore étaient au contraire beaucoup plus détendus.

Une fois assis à sa place, le voisin de droite expliqua à Arthur : « C'est une sorte de grande évaluation. J'ai entendu parler de cette méthode par un ami qui travaille dans une grande banque américaine. » Il avait la mine souriante du cadre supérieur sûr de ses capacités et de son intelligence. *Sans doute quelqu'un pour qui la vie est un jeu. Pour qui cet examen n'est qu'une nouvelle manière de prouver sa valeur.*

« Encore une truc à la con de la Silicon Valley. Ils nous les brisent », maugréa Arthur dans ses dents. Il ne partageait pas l'enthousiasme ambiant. Il remarqua que sa transpiration augmentait à la moiteur désagréable de ses mains. Il tapota négligemment son mot de passe et un écran tout blanc l'aveugla. Inquiet, il continua à frapper des touches au hasard sur le clavier pour essayer de lancer un programme : invite de commande, verrouillage d'urgence, tout type de raccourci qu'il connaissait. Il recommençait encore et encore, cela ne

fonctionnait pas. Il sentait monter en lui les premières bouffées de panique. À force de taper, les lettres se mélangeaient sous ses doigts. Soudain, il remarqua la petite caméra incrustée juste au dessus de l'écran. *Ils nous filment, ils nous filment en train de galérer, les enfoirés.* Il jeta un coup d'œil de détresse en arrière, en direction de Fabien qui avait l'air résigné. Ses yeux se perdirent plus loin, jusqu'à Côme, dans les premiers rangs sur sa gauche. Il ne pouvait voir que son dos immobile et ce même écran blanc. Son regard se porta alors vers son voisin de droite. Il semblait tranquillement attendre quelque chose. En même temps avec sa main droite, il faisait frénétiquement sauter une petite boule sur la tige d'une sorte de bilboquet miniature.

Hormis les tables et les examinés, la salle était vide. Seule une froide horloge numérique décrivait la course inexorable du temps sur le mur faisant face à l'assemblée. Pas d'assesseur, pas de surveillant à qui demander de l'aide. Il ne savait même pas combien de temps durait l'épreuve. Soudain, l'horloge se réinitialisa et un décompte de trente minutes commença à défiler. L'écran en face de lui n'était plus parfaitement blanc. Une question y était posée : *Quel sera le dernier écran à s'éteindre ?*

Arthur se mit à réfléchir à toute vitesse : il y avait dans la grande salle vingt colonnes de quarante tables, soit huit-cents personnes très exactement. Sur le contour de son écran était écrit le chiffre six cents vingt et un. Son regard allait du clavier à l'écran de manière frénétique.

« Putain ! Merde ! » entendit-il de manière étouffée quelques rangs derrière lui. Se penchant dans la rangée, il observait un homme quadragénaire en train de donner des claques violentes à sa machine. Revenant à

son écran, il se dit que s'il devait taper tous les chiffres possibles de session en trente minutes, cela signifiait taper chaque chiffre en moins de trois secondes sur l'écran. D'ailleurs, il ne restait déjà plus que vingt huit minutes. Il commençait pourtant à en voir autour de lui s'essayer à cet exercice. *Cela ne peut pas être un simple exercice de rapidité. Ce n'est pas possible.* Il allait s'y résigner quand il jeta un œil au numéro de son voisin : deux mille huit cent treize. Un frisson le parcourut. *Les numéros de session ne vont pas de un à huit-cents.* À quelques mètres, dans sa rangée, il entendait le cliquetis frénétique des touches du pavé numérique frappées à la vitesse de l'éclair par un Jonathan Lellouche en transe. *C'est un raisonnement stupide. Je ne peux appliquer aucune astuce pour gagner du temps, c'est juste un chiffre au hasard.* Fréquemment, on entendait des personnes jurer plus ou moins fort. *Les écrans s'éteignent* finit-il par comprendre. *Si les écrans s'éteignent, cela veut dire que tous les candidats ne sont pas à égalité dans le test. Si les chances ne sont pas égales pour chacun, c'est peut être que l'épreuve n'est pas individuelle, contrairement à ce qu'on voudrait nous faire croire.*

Sur sa droite, Jonathan Lellouche se leva sans un mot, un air satisfait au bord des lèvres. Il traversa l'assemblée jusqu'aux ascenseurs dans lesquels il s'engouffra en sifflotant. Les autres examinés l'observaient l'air médusé. Certains parmi eux lui jetaient même des regards de haine.

Ne voyant aucune issue au problème, Arthur prit alors le risque de briser une règle, une règle non écrite, non explicite, mais que tous s'imposaient : il se mit à parler.

« Vous avez des pistes pour résoudre le problème ? » demanda-t-il autour de lui.

Personne ne prit la peine de détourner la tête de son écran pour lui répondre, sauf le joueur de bilboquet qui lui fit un sourire sans dire un mot. Arthur ne l'avait jamais vu, même de loin au réfectoire. *Ça doit être un nouveau. Ça lui fait une bonne découverte de l'entreprise*, ironisa-t-il intérieurement. Il avait une barbe de plusieurs jours qui encadrait une mâchoire carrée. Sa coupe de cheveux était courte. Un brun en brosse, à peu près sa taille, le visage délimité par ces gros traits sombres et poilus. Arthur repensa alors à la personne quelques rangs plus loin dont la session s'était éteinte. Libéré par son premier geste transgressif, il se leva et vint à sa rencontre. Il avait presque les larmes aux yeux, Arthur pouvait le voir à son regard humide. Il baissait la tête pour cacher sa détresse. Ses mots s'étranglaient dans sa bouche. « Ils ont coupé la session pour me donner un résultat pourri au test. C'est une manière indirecte de me virer. À l'entretien annuel, ils me diront : "vos résultats au test étaient catastrophiques, on ne peut décemment pas vous garder dans ces conditions, vous n'êtes plus au niveau." »

Arthur prenait conscience que l'insécurité générale avait gagné toutes les strates et tous les départements de l'entreprise. L'homme était un cadre supérieur, il se souvenait l'avoir vu accompagnant Fabien dans des réunions de managers. Il commençait à sangloter entre ses mains, désormais incapable de se soucier du qu'en-dira-t-on. « À mon âge, dans notre filière, je vais jamais retrouver de boulot. Y a qu'aux Etats-Unis que je pourrais éventuellement trouver, et je ne parle pas un mot d'anglais.

— Ce sont des méthodes de start-up. »

Arthur et le quadragénaire se retournèrent comme un seul homme : le mystérieux joueur de bilboquet, debout derrière eux, tranquille, agitait toujours dans sa main

son petit kit anti-stress. Il s'exprima dans un français un peu hésitant, accusant un fort accent des pays de l'est.

« Dans mon ancienne entreprise, les RHs étaient remplacés par une sorte d'algorithme, *Knack* je crois qu'ils appelaient ça. C'était un jeu vidéo qui te mettait en situation, pour voir tes réactions.

— Et pourquoi ma session est fermée ! Je veux pouvoir faire ces putains de test, cria fort le cadre en détresse.

— Comment tu t'appelles ? demanda Arthur.

— Dumitru. Dumitru Mihalcea. Je viens de Roumanie.

— Vous pouvez pas la fermer un peu, non ? le reprit un autre ingénieur juste à sa gauche. On essaye de bosser. Si vous tapez la discut', allez le faire dehors.

— L'examen est une mise en scène. Le but, c'est de réussir tous ensemble, non, tu ne crois pas ? continua Dumitru qui butait presque sur chaque mot.

— Impossible d'en être certain, mais tout semble l'indiquer, dût en convenir Arthur, dépassé par son audace initiale.

— Ok, essayons de trouver la solution à l'énigme », trancha Dumitru sans vraiment écouter Arthur.

Puis, mettant ses mains en porte-voix, il dit : « Qui ne parvient pas à ouvrir sa session ? Je suis sûr que c'est un truc collaboratif. Les boîtes, elles adorent ça. Ce qui compte aujourd'hui, encore plus que la compétence, c'est le *soft skill*. Euh, s'adapter à son environnement. »

Arthur jeta un regard vers Côme qui s'était retourné à cause de l'agitation. Il faisait les gros yeux face à la transgression d'Arthur. Son écran était toujours blanc. Il avait sorti un petit papier et un crayon qu'il devait par chance avoir sur lui sur lequel il devait griffonner des calculs. *Mais quels calculs ?*

« Mais, d'où il sort, lui ? demanda le quadra prostré en désignant Dumitru.

— Vous n'avez pas lu *Lean Start-up, Rules for Radicals*, tous ces trucs ? Vous ne rêvez pas de monter une boîte vous, non, répondit l'intéressé.

— On essaye déjà de faire notre boulot correctement, avant de prétendre changer le monde, rétorqua le quadra, désabusé.

— Ceux qui ne peuvent pas ouvrir leur session, levez-vous ! s'entêtait le roumain.

— Tu crois qu'on joue à un *escape game* ? On n'est pas à Palo Alto ici ! entendit-on venir depuis l'autre bout de la salle.

— Mais à quel moment depuis qu'on est ici on vous a dit qu'il fallait vous asseoir à votre place, démarrer votre session et répondre à une putain de question de rapidité ? »

Les ingénieurs, cadres et managers dont la session était fermée se levèrent de guerre lasse sous l'injonction de Dumitru. L'un des cadres les plus hauts gradés de l'entreprise était parmi eux. Il s'approcha du petit groupe d'Arthur. Il avait la mèche filasse plaquée sur le front et un costume trois pièces qui sentait la naphtaline. Dans l'entreprise, sa ressemblance avec l'ancien PDG de Renault lui valait le surnom de *Gone*. La ressemblance n'était pas que physique. L'homme était connu pour son caractère orageux et impitoyable, adepte du management par la terreur.

« On peut savoir à quel jeu vous prétendez jouer ? C'est un véritable test mené par la direction. Vous perturbez le bon déroulement de l'examen. »

Il masquait mal son agacement d'avoir à descendre dans l'arène avec les grouillots de l'entreprise. Ces événements de *team building* régressifs lui semblaient probablement le comble du supplice chinois, devinait

Arthur. *Gone* balayait la salle du regard. Il cherchait sans doute du soutien chez ses rares égaux dans l'assemblée sans jamais croiser ces visages amis.

Arthur l'imita et prit quelques instants au cœur de l'agitation pour regarder autour de lui ce grand hall cubique. On voyait encore sur les parois les marques des modules d'assemblage qui avaient été déplacés. Il se demandait si derrière ces murs de béton, ou derrière les vitres qui parcouraient l'ensemble de la pièce au niveau de la coursive, des gens les observaient comme des rats de laboratoire pour les toiser au grand étalon du darwinisme social. Ailleurs dans la pièce, d'autres petits conciliabules s'étaient formés. On demandait discrètement les numéros de place où les ordinateurs s'étaient arrêtés mais cela ne révélait pas un schéma concluant. D'autres comme Côme continuaient en solitaire à aligner des séries de chiffres dans la boîte de dialogue. La moitié du temps était déjà écoulée. Indiciblement, Arthur saisissait que ce qui se jouait dans la grande salle avait beaucoup plus à voir avec ces échanges verbaux que la question qu'on lui proposait sur l'ordinateur. Dumitru se mit à regarder vers le haut tout comme lui. Le nouveau venu arrêta son va-et-vient avec le bilboquet et son visage s'illumina.

« Peut-être qu'en allant sur la coursive, on verra que les sessions se ferment dans un ordre prédictible », s'excita soudainement le roumain en agitant le bras pour montrer la balustrade perchée à une dizaine de mètres de hauteur.

*Gone* avait réuni autour de lui une garde rapprochée. Arthur les reconnaissait, il y avait là presque tous les chefs de pôle. Fabien était parmi eux. Ils appelaient tous le terrible manager « ARP ». Depuis un an, la direction avait codifié l'identité des salariés, les réduisant à des trigrammes composés des deux premières lettres du

nom et la première lettre du prénom. Il était devenu commun de s'appeler ainsi dans l'entreprise. Certains en faisaient des jeux de mots. Arthur avait trouvé cela stupide et continuait à appeler les gens par leur nom.

« Il y a probablement un schéma qui se répète derrière ces extinctions. Une récurrence. On va les noter ici », dit *Gone* en sortant une craie de la poche intérieure de sa veste.

La voix était claire, le ton était posé, l'apparence était calme. Dans son costume-cravate, le manager imposait immédiatement plus de respect que Dumitru attifé comme un lycéen rebelle.

« Il y a peut-être une notion d'ordonnancement dans la série. La temporalité est sans doute importante, compléta l'un de ses sbires à la même allure que lui.

— On va le faire dans le calme. Que chacun retourne à sa place et m'annonce son chiffre quand sa session se ferme. Ceux dont la session est déjà close cherchent avec nous le *pattern* d'extinction », conclut *Gone*.

Arthur et Dumitru restés sur le côté de la salle n'obtempéraient pas. Revenus à leurs places, certains ingénieurs écrivaient leurs calculs sur les tables pour tenter de percer l'énigme. Il restait moins de dix minutes. Arthur voyait Côme triturer son papier noirci sous tous les angles. Il l'appela mais le jeune ingénieur lui fit non de la tête. Ses mains tremblaient et la sueur perlait sur son front. Il n'écoutait pas non plus les consignes de *Gone*. Il tentait un cavalier seul vers une solution qu'il ne trouvait pas.

Fabien qui regagnait sa chaise interpella ses deux subordonnés.

« Vous avez entendu ARP. Il faut jouer le jeu. Retournez à vos places, messieurs.

— On pense qu'il y a une autre méthode pour résoudre l'énigme, répliqua Arthur. Une méthode par

l'observation. Comment est-ce qu'on atteint la coursive ? Je ne vois d'escalier nulle part dans le hall. »

Ces paroles d'Arthur étaient habitées par sa vieille amitié avec son chef et ancien camarade du département moteur.

« Il faut sortir de la salle et prendre les ascenseurs. Il y a un niveau intermédiaire entre l'étage un et l'étage deux. C'est là qu'il faut quitter l'ascenseur. Vous n'allez quand même pas sortir du hall ?

— RIF, vous pouvez m'expliquer ce que font les deux jeunes gens avec qui vous conversez ? Vous désirez un café et du sucre peut-être ? ironisa *Gone*.

— On pense qu'il y a peut être une autre approche. On se dit que ça vaut la peine de tenter le coup et de voir par en haut », répondit Dumitru sans la moindre hésitation.

Arthur en menait beaucoup moins large face à l'autorité. C'est à peine s'il ne se cachait pas derrière Fabien. Cependant, son intuition lui commandait de suivre ce roumain fantasque.

« Chez nous en France, il y a un organigramme, il y a des règles, et c'est en les respectant que l'on est efficace. J'ai été formé à ces situations. J'ai participé à plusieurs séminaires sur les gestions de crises. J'ai autour de moi des gens dont c'est le métier. PRR, par exemple, dit-il en appuyant la parole par le geste désignant un homme au cheveux grisonnant qu'Arthur n'avait aperçu que de rares fois dans le sillage de la direction générale.

— Mais vous ne comprenez pas qu'ils nous ont tous mis à égalité, là, dans cette grande salle. C'est leur but. »

Le manager n'écoutait déjà plus. Quasiment tous les examinés s'échinaient maintenant sur des hypothèses arithmétiques pour découvrir la clé de l'énigme. Seul dans sa croisade, le roumain continuait de marmonner

dans son coin en agitant son bilboquet : « la bonne manière de s'en sortir, ce n'est pas de se comporter comme on pense devoir le faire parce qu'on l'a toujours fait ainsi. C'est de se comporter de la façon qu'on pense la plus efficace dans la situation qui nous est donnée. »

« L'horloge tourne, et elle tourne plutôt vite, s'exclama soudain Dumitru comme revenu à la vie. On sort d'ici ! »

Il se mit à courir tout en continuant son geste frénétique de la main gauche. Fabien esquissa un mouvement du bras pour retenir Arthur mais le laissa finalement filer. Arthur savait qu'au contact de ses pairs, Fabien en adoptait les codes. Comme s'il avait approché de trop près une substance radioactive qui le faisait muter petit à petit.

Alors qu'Arthur et Dumitru plongeaient dans la cabine d'ascenseur, toute la salle regardait les écrans plonger dans le noir un à un comme des astres morts, sans comprendre la signification de ces mises hors tension. L'affolement et la désunion gagnaient certains devant l'opacité de la formule cachée derrière ces séries de chiffres. Une partie d'entre eux reprenaient la saisie de combinaisons aléatoires dans la boîte de dialogue, ignorant le reste de la salle. Fabien, tête en l'air, scrutait la cursive pour apercevoir ses deux protégés. Il ne s'était même pas aperçu que sa session avait également expiré.

C'est alors que les deux collègues apparurent haletants, les avant-bras posés sur la balustrade.

Reprenant haleine, Dumitru s'écria : « Regarde, une spirale. Je... c'est une figure de spirale. Une spirale logarithmique. Une suite de Fibonacci. » Vu d'en haut, le spectacle était extraordinaire. Ne restaient allumés que les écrans décrivant une courbe parfaite sur l'ensemble

du parterre, s'enroulant sur elle-même jusqu'à mourir dans la partie supérieure gauche de la salle. Le signe était si clair en surplomb du hall où s'agitaient tant de beaux esprits. Instinctivement Fabien se leva guidé par les gestes désordonnés d'Arthur et Dumitru au comble de l'excitation pour rejoindre le fameux poste au centre de la spirale. Les gens se mettaient à courir dans tous les sens. Le bruit lourd et désagréable des claviers montait à l'étage jusqu'au deux ingénieurs. Il restait moins d'une minute. Tout se brouillait autour d'eux. Le dessin fluorescent commençait à disparaître, la queue de la spirale rejoignait l'anonymat gris des écrans environnants. Parvenu enfin à la bonne place, Fabien en écarta le locataire pour déchiffrer le nombre magique affiché en bas de l'écran. Sans reprendre son souffle, estimant que le temps était trop compté, il se libéra en hurlant la réponse qui résonna plusieurs longues secondes sur les parois métalliques du grand hall. Toute agitation avait subitement cessé. On n'entendait plus guère que Côme en train de gratter les derniers espaces blancs de sa feuille à la recherche d'une impénétrable formule.



## Chapitre 4

Cassandra arriva au Floris Bar alors que la soirée était déjà bien entamée. Malgré l'atmosphère embrumée et les faibles lumières, elle y distingua la fine équipe du Conservatoire Royal. Pierre qui l'attendait visiblement depuis un moment lui sauta dessus en bondissant de tous les côtés. Il était surexcité. Il partait vivre à Lille où il avait obtenu un poste de contrebassiste au sein de l'orchestre régional. C'était ce à quoi la plupart des élèves du conservatoire aspirait. Il fêtait son départ et sa nouvelle vie.

« Lille, c'est tout à côté. C'est presque comme si j'habitais à Uccle. On se verra tous les weekends au bois de la Cambre, ne t'inquiète pas. Tu prends une absinthe ? »

Devant le bar, de dos, elle reconnaissait la silhouette de Joaquin entre ombre et lumière. Elle se découpait devant les centaines de bouteilles disposées à l'aplomb du mur sur des plateaux ronds où les serveurs piochaient les célèbres boissons. Elle ne l'avait pas revu depuis leur séparation. Elle n'avait aucune intention de lui parler. Pierre le savait et s'intercala diplomatiquement entre elle et lui quand elle s'approcha du zinc. On posa devant elle un verre Pontarlier, dans la plus pure tradition Belle Époque que le lieu cherchait à recréer.

« J'ai pas envie que tu partes mon Pierrot, lâcha-t-elle avec amertume. Je suis heureuse pour toi, mais moi qu'est-ce que je vais devenir ? »

La nostalgie la submergeait déjà. Avec le départ de Pierre, sa rupture avec Joaquin, c'était son clan qui se disloquait. Ceux qui avaient toujours représenté un nous face au reste du monde. Le serveur posa en équilibre par dessus son verre une cuillère plate avec un morceau de sucre que l'eau glacée méticuleusement versée entraîna dans sa chute pour troubler l'absinthe.

Pierre avait sorti un pétard qu'il tenait du bout des lèvres. Il caressa des doigts la fine moustache qu'il arborait depuis quelques mois. À côté de lui, son petit copain Romain était un éphèbe musclé aux yeux bleus cristallins. Il ne parlait jamais beaucoup, ce qui arrangeait Pierre toujours prompt aux grandes envolées politiques. Elle avala le mélange à l'aspect laiteux d'une traite et mit sa gorge en feu. Anastasia, la flûtiste qui était son ancienne colocataire vint l'embrasser. Elle avait ce visage rond percé de deux touches sombres de mystère. Elle souriait aux tirades de Pierre juste à côté sans dire un mot. À une table, devant un amoncellement de pintes vides, Hugo et Driss faisaient des percussions avec leurs bouches pour distraire leur public. La musique ne les quittait jamais vraiment. Elle vint s'asseoir à côté d'eux. Joaquin s'installa en bout de table. Il restait muet, ténébreux. Seuls ses yeux de matador émergèrent de la pénombre. Les sentiments qu'elle éprouvait pour lui étaient encore forts. Elle n'était toujours pas sûre de sa décision de le quitter. C'était pour cela qu'elle cherchait à le faire disparaître de sa vie : pour ne plus avoir à y penser jusqu'à ce que le temps fasse son œuvre. Elle aperçut son étui à violon posé sur une table derrière. Elle pria pour qu'il ne se

mit pas à jouer. Elle ne savait pas encore résister à l'envoûtement de l'archer.

Alors que ses pensées dérivait, elle entendait Pierre en fond sonore : « Je vais vous faire un aveu. À part m'éloigner de vous, ce qui m'ennuie c'est de quitter la collectif anarchiste de Bruxelles. J'avais enfin trouvé un endroit que me correspondait vraiment. » Cassandra avait vu Pierre se politiser de plus en plus avec les années. Le jeune musicien de Fontainebleau qu'elle avait connu en France avant le Conservatoire avait lentement glissé vers la radicalité. La désillusion de la dernière campagne présidentielle en avait été le révélateur. Il trouvait la gauche de Rubin trop molle face à la prédation capitaliste. Il n'avait plus peur de la violence. Cela effrayait Cassandra. C'était ce qui les séparait le plus même si elle ne parvenait pas à le prendre totalement au sérieux. Elle ne pouvait pas s'imaginer Pierre faire du mal.

« Cassandra, qu'en penses-tu ? Cela ne te dit pas de venir à une ou deux réunions pour voir ? Je te présenterai au groupe. Toi qui portes un message écologiste depuis tellement d'années. Ce serait l'occasion de le mettre en avant, devant le social. Et puis, j'y ai fait des rencontres formidables, vraiment je pèse mes mots quand je dis formidable. Crois moi, ça vaut le coup. »

Elle s'était prise de passion pour la cause écologique, et plus particulièrement la disparition des abeilles si essentielles dans le cycle de la vie, un phénomène qui s'était accentué depuis quelques années. Sa grand-mère, proche des travaux de la terre, l'avait initiée. Cependant, elle rechignait à vouloir inscrire, ou dissoudre, c'était son terme, cette lutte dans une cause plus large, une vision politique cohérente. Pour elle, l'écologie ne pouvait être qu'un consensus, quelque

chose de profondément apolitique, quelque chose qu'on ne pouvait pas négocier.

« Oui, articula-t-elle difficilement.

— Oui, comme “*oui je vais venir à la réunion avec Rubin*” en début d’année ? » relança Pierre mi-ironique mi-agacé en imitant la voix de Cassandre.

Elle n’était pas venue à cette réunion avec Rubin que Pierre avait mis des semaines à organiser. Il lui en avait voulu, et Joaquin en avait été désolé. Le candidat avait soulevé un espoir insensé et finalement déçu quelques mois plus tard aux élections. Elle n’avait pas voté, elle n’avait pas osé le dire à Pierre. D’ailleurs, plus de dix ans après sa venue dans le Brabant, elle n’était toujours pas inscrite sur les listes électorales consulaires. Elle se souvenait qu’en cette fin du mois d’avril, elle avait pris un interminable train de nuit jusqu’à Pau pour fuir sa relation de plus en plus orageuse avec Joaquin. Elle s’était donné bonne conscience en se disant que sa peine de cœur valait bien son vote après tout. Elle avait passé le weekend avec ses parents. Ce n’est qu’à son retour à Bruxelles le lundi suivant qu’elle avait appris avec tristesse que l’affiche du deuxième tour opposerait Manon Marsal à Emmanuel Mazeran.

Pierre se jetait sur les bols de petits biscuits disposés en demi-cercle sur la table basse.

« En tout cas, mes amis, je vous souhaite bien du courage dans votre vie professionnelle. Je sais que certains d’entre vous sont encore plein d’idéaux et veulent y croire. Je vous souhaite de réussir. Vraiment. »

Il s’était presque levé sur le tabouret de bois, prenant appui sur les armatures latérales qui renforçaient la structure. Il s’apprêtait à livrer son testament politique. Cassandre savait qu’il était vraiment convaincu. Elle l’admirait pour cela.

« La création musicale est sclérosée. Les réseaux sociaux, les plateformes artistiques amplifient ce mouvement grégaire. Il y a des niches, bien sûr, mais la masse va aux mêmes abreuvoirs. On est en plein dedans, dans la société du *winner takes all*. »

Il reprit une louchée de petits gâteaux avant de continuer.

« L'art est devenu une marchandise comme une autre. Enfin, le graal c'est de passer de la marchandise esthétique au support d'investissement. On fabrique artificiellement de la demande. Regarde comment Zadih a fabriqué Damien Hirst pour spéculer sur ses œuvres. La musique n'y échappe pas. Noyelle n'a-t-il pas acheté les droits du catalogue de Claude François il y a quelques années ? Qui sait si demain les artistes eux-mêmes ne seront pas détenus par des fonds d'investissement ? »

La bouche encore empâtée, il conclut : « Tout ça n'encourage pas la création. C'est mortifère, au contraire. »

Pendant que Pierre parlait, elle s'était laissé aller sans s'en rendre compte à contempler le visage de son ancien petit ami, figé dans une expression taciturne. Ce visage complice, ce visage absent, elle aurait voulu le caresser avec ses doigts. Elle sentait l'excitation qui montait en elle. Elle aurait voulu le caresser plus fort encore. Soudain, il inclina la tête vers elle et elle détourna son regard ostensiblement, trahissant ainsi ses sentiments. Elle se mit à rougir. Elle partit commander quelque chose au bar pour fuir cette situation gênante. Le doute la rongait, elle le savait. Elle avait beau se mentir à elle-même, elle l'aimait toujours.

\*\*\*\*\*

Après quelques années à Saint-Médard-en-Jalles, l'un des sites d'Astrium Space Transportation (l'ancien nom d'Ariane Group) où il avait fait ses classes sur les spécifications moteurs, Arthur avait débarqué aux Mureaux en 2014. Il y travaillait depuis un peu plus de huit ans. Il s'était initialement plu dans cette petite ville de la périphérie du Grand Paris. Il avait habité un appartement du centre-ville et y avait mené une vie simple et solitaire. Avec la campagne environnante, cela lui rappelait vaguement sa jeunesse en Saône-et-Loire, à la ferme de ses parents. Le prolongement du RER E avait rendu la capitale beaucoup plus proche, mais cela ne l'avait pas beaucoup intéressé. Il préférait les balades en VTT dans les bois alentours. Son circuit préféré passait par Bazemont, une petite ville au sud des Mureaux qui avait gardé un certain charme rural. Parfois il s'aventurait au nord dans le Vexin français. Il avait acheté son VTT sur Le Bon Coin, un Rockrider d'occasion à six-cents euros, un vingt-six pouces semi rigide. *L'avantage du vingt-six pouces, c'est qu'il est très maniable*, se félicitait-il souvent. Il avait veillé bien entendu à ce que les composants de transmission et freinage soient les meilleurs, quitte à patiemment racheter des pièces par-ci par-là. Il déployait une grande toile cirée au sol et disposait ses outils en arc de cercle devant lui. Il pouvait passer des heures dans son salon à bichonner son vélo.

Depuis bien longtemps, plus aucun de ses collègues n'habitait ici. Les tensions urbaines ne faisaient que s'accroître. On pouvait passer plusieurs nuits éveillé à cause des heurts de la rue. Une sorte de cordon sanitaire avait été déroulé entre la gare de RER, la brasserie Le Week-End et le site d'Ariane que la plupart ne

franchissait pas. La pauvreté gagnait partout du terrain. Les friperies et les opticiens étaient les seuls à subsister dans le centre-ville. Au centre commercial Espace, les rideaux tirés étaient la norme. Ne restait que les hard discounteurs. Chez Ariane, personne ne comprenait son entêtement à rester dans cet appartement que le comité d'entreprise l'avait aidé à louer quand il avait débarqué de Gironde. Fabien et Côme, ses plus proches dans la maison, lui opposaient même une réalité très prosaïque pour le convaincre.

« Tu trouveras jamais une nana ici. Quand je laisse allumé Tinder la journée, je récupère des meufs de cité et des caissières de Lidl, de la Martine et de la Khadija. Il y a une faute à chaque mot dans leurs descriptions, je me demande même si elles savent écrire leurs prénoms, disait Côme avec l'arrogance de sa jeunesse.

— Je m'inquiète pour toi », avait même osé lui dire Fabien un midi au Week-End entre deux coups de fourchette.

Davantage que ces arguments douteux, la politique de plus en plus restrictive du Comité et le besoin de libérer cet appartement pour d'autres collaborateurs avaient poussé Arthur à quitter Les Mureaux. Suivant les conseils de Côme et la pression sociale, il avait cherché un appartement à Paris. Côme lui avait expliqué le plan : « Pense d'abord à trouver une nana avant de trouver la maison de campagne. Tu auras tout le temps de repartir vivre à Chambourcy dans quelques années comme les autres. » Les prix étaient horriblement chers cela n'était pas une surprise mais il avait finalement trouvé un petit deux pièces aux abords de la Gare du Nord à huit cent soixante euros par mois, dans une discrète perpendiculaire au boulevard Magenta. Il avait toujours aimé les gares, et le RER E y passait. Il y avait une cave, c'était sa grande exigence pour pouvoir y

entreposer son vélo car la tradition des sorties dominicales n'allait pas s'interrompre avec le changement d'adresse. Il y avait dans l'air une sorte d'injonction à vivre à l'intérieur du périphérique si le niveau de vie le permettait. C'était comme si la réputation de la Seine Saint-Denis avait progressivement contaminé toute la Petite Couronne exceptés quelques îlots préservés. Jamais la géographie n'avait été autant synonyme d'appartenance sociale. Les derniers mouvements sociaux avaient définitivement précipité cette partition francilienne. Paris retranchée derrière sa muraille de béton apparaissait toujours plus riche et arrogante. Pourtant, Arthur avait beau essayer, il ne s'émerveillait pas des derniers restaurants à la mode, des soirées toits-terrasses, des espaces éphémères, des lieux pour voir et être vus qui faisaient tout le sel de la capitale, au grand désespoir de Côme qui avait consciencieusement cherché à l'initier à ces agapes. La greffe du transfuge ne prenait pas.

Quelques jours seulement avaient passé depuis le test. Arthur arrivait toujours très tôt chaque matin dans les locaux. La nouvelle distance n'avait pas gommé ce tropisme provincial. Tout juste avait-il à présent pris conscience de l'apartheid social des transports entre métro et RER. Malgré la nuit d'hiver qui s'attardait, il pouvait voir de loin se profiler le grand bâtiment qui jouxtait la Seine depuis la petite route qui y menait. Son bureau n'était qu'une porte parmi d'autres dans une longue enfilade de couloirs et de salles anonymes avec des noms comme des code-barres. La paillasse à côté de sa tour d'ordinateur était couverte de papiers où se mélangeaient des travaux de recherches universitaires et les dernières spécifications du moteur de la fusée. Son royaume depuis plus de dix ans.

« Bonjour, c'est Dumitru. »

Ce n'était pas son collègue Côme qui occupait le grand fauteuil en cuir en face de son ordinateur, mais le mystérieux Dumitru, celui-là même qu'il avait croisé le jour du test RH. Il avait dans les mains l'un des derniers rapports techniques qu'Arthur et Côme avaient produit sur les tuyères.

« Bonjour, répondit mécaniquement Arthur, décontenancé.

— Je me suis permis de prendre ton fauteuil parce que ton patron n'a pas encore eu le temps d'installer une autre paillasse par là-bas, se justifia-t-il en désignant un côté de la pièce laissé en friche, où de vieux cartons de la propre installation d'Arthur dans le bureau il y a plusieurs années traînaient toujours. J'ai jeté un œil sur quoi tu bossais. Je suis arrivé tôt ce matin, je viens d'emménager en ville. »

Les affaires de Côme, et notamment son fauteuil qu'il avait fait faire sur mesure pour soulager son mal de dos, avaient, elles, disparu. Visiblement enclin à la conversation, le roumain poursuivit :

« C'est toi le spécialiste *aerospike* chez Ariane alors ?

— Je... on peut dire ça comme ça si vous voulez. Je suis en charge des divergents, disons. *Aerospike*, ce n'est pas une technologie que nous...

— On t'a dit que j'arrivais aujourd'hui alors ?

— C'est-à-dire que, non, pas vraiment. À vrai dire, je ne savais pas que vous arriviez, personne n'a pris la peine de me prévenir. Et vous... tu viens faire quoi chez Ariane ? »

Dumitru paraissait un peu étonné. Comme s'il se disait qu'on lui avait joué un vilain tour, il esquissa un petit sourire. Il ne tenait pas en place dans la pièce, laissant glisser sa main le long de la paillasse qu'il balayait en même temps du regard pour y chercher ses mots.

Fabien débarqua dans la salle et s'exclama d'une voix chaude qui sonnait faux : « Arthur ! Tu es matinal dis donc pour une fois.

— Pas spécialement. J'ai eu le RER E directement. Mais j'arrive toujours à cette heure-ci en règle générale. J'aime arriver tôt et repartir pas trop tard. Depuis le temps, tu n'avais pas remarqué ? Ça laisse le temps de...

— Quoiqu'il en soit, interrompit Fabien, je te présente Dumitru, Dumitru Mihalcea, si jamais vous n'avez pas encore eu le temps de vous saluer. Dumitru nous vient tout droit de Las Cruces, au Nouveau Mexique. Il travaillait pour ARCA Space Corporation et Ariane Group vient de racheter l'entreprise. Il travaille pour nous maintenant ! »

Le ton de sa voix se dégradait de plus en plus jusqu'à finir étouffé. L'homme avait l'air gêné aux entournures, comme si lui aussi était dépassé par cet état de fait. Arthur le pratiquait depuis trop longtemps pour ne pas percevoir son trouble.

« Pour tout dire, ARCA développait des fusées orbitales sans pilote. Et, entre autre, ARCA possède probablement la technologie la plus avancée en matière de tuyère *aerospike*.

— Je viens de Roumanie, sinon, de Timisoara. Mais on a principalement bossé à Brasov, sur la base industrielle de l'aéronautique roumaine.

— L'histoire d'ARCA est incroyable. Je ne sais pas si tu en as déjà entendu parler. Une assemblée de passionnés au départ. Ils ont gagné plusieurs prix en Roumanie d'abord. Ils ont gagné le Google Lunar Prize ensuite ! Ça donne le droit à une grosse dotation. Ils ont levé des fonds dans la Silicon Valley, sont partis s'installer au Nouveau Mexique. Une histoire vraiment épataante. Enfin, Dumitru te racontera tout ça au fil de l'eau. Vous allez travailler ensemble à présent. »

Arthur se sentit agressé dans son pré carré par ce roumain de l'espace venu lui expliquer la vie. Lui l'enfant de Saône-et-Loire à la vie routinière, il ne se voyait pas tenir la comparaison. Dumitru était celui qui avait résolu l'énigme du test de surcroît ! *Du genre qui a tout connu je parie. Je suis sûr qu'il a été ambassadeur de l'ONU-junior. Il a probablement déjà un théorème à son nom, le matheux des Carpates.* Son supérieur brisa cette litanie de sarcasmes aphones.

« Arthur, tu peux venir me voir dans mon bureau ? Pour qu'on organise les détails pratiques rapido ? »

Quand la porte se ferma derrière lui, Arthur ressentit immédiatement un changement d'atmosphère. Le bureau de Fabien était une ode à l'aventure spatiale française. Sur les murs étaient collées des photos de groupe avec d'anciens collègues qu'il avait plus ou moins connus lors des séjours à Kourou notamment. Il reconnaissait les plages des Roches et leurs palmiers caractéristiques. Cela faisait longtemps qu'il n'y était pas allé. Il y avait une autre photo où Fabien posait avec quinze ans de moins au pied du lanceur sur le pas de tir. Une petite maquette d'Ariane 1 trônait à côté de son ordinateur. Fabien n'avait pas vécu ces temps héroïques. Il était arrivé juste avant le record de transfert en orbite géostationnaire établi en 1998. Il avait plus de vingt ans de maison. Arthur n'avait connu que lui ici, comme collègue puis comme supérieur hiérarchique direct. Ce dernier avait une famille, une femme et deux enfants, mais il suffisait d'un seul regard pour comprendre qu'Ariane était toute sa vie.

« Je suis désolé de t'avoir pris en traître sur ce coup-là. Je l'ai appris hier en réunion et je n'ai pas eu le temps de te voir après. Comme tu es un métronome du départ à dix-huit heures... »

La voix du manager trébuchait sur les mots. Les pauses étaient longues entre chaque phrase. Les termes étaient pesés. Sa main passait à de multiples reprises sur son crâne. En face, Arthur, désarçonné, bouillonnait au point de ne pas lui laisser finir ce long préambule.

« Fabien, c'est qui ce type ? Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Il avait déjà vécu ce moment, quand Fabien avait été promu à la faveur d'une réorganisation (comprendre un plan de licenciement) il y a quatre ans. Cela avait été le douloureux rite initiatique de l'entreprise, le passage vers un monde concurrentiel et dangereux où SpaceX dictait sa loi.

« On va faire un saut technologique. Tu sais, il se passe des choses au-dessus. Ce sont les grandes manœuvres. Je ne fais que subir. »

Incapable de tenir en place sur son siège, Fabien se leva à nouveau. Cela découvrit un grand poster punaisé entre les deux fenêtres de son bureau où on reconnaissait une vue stylisée de la fusée se détachant de la Terre en larguant ses réacteurs d'appoint. Le manager tourna autour d'Arthur bien vissé, lui, sur le cuir. Attendant une suite d'explication qui ne venait pas, il relança :

« Fabien, dis-moi ce qui se passe. Dis-le franchement.

— Il va y avoir une communication des grands chefs dans la semaine ou en début de semaine prochaine. Le moteur Prometheus ne décollera jamais, on passe directement à la suite. On y va : les lanceurs réutilisables, c'est parti. Le capital va changer, le logo a déjà changé, le nom va changer, ça va changer de partout. Je n'ai pas le droit de t'en dire davantage sur ce sujet-là, tu verras lors de l'assemblée des salariés. »

La mine de Fabien était déconfite. Il n'était plus question de prétendre autre chose.

« Ils déconnent ? Mais on est rentable sur Ariane 6, non ? » dit Arthur en fixant ladite fusée face à lui sur le mur.

Les aspects financiers avaient toujours profondément dégouté Arthur. Malgré sa jeunesse dans le pays gueugnonnais avec un père agriculteur qui peinait à joindre les deux bouts, il avait toujours considéré l'argent comme un moyen. Penser à l'argent, chercher à en gagner davantage, réfléchir à des placements, tout cela le révoltait.

« Pas assez rentable. Le coût moyen du kilogramme baisse toujours beaucoup plus vite chez SpaceX et les chinois. D'autre part, la structure n'est pas assez "flexible", pas assez "agile" aux yeux des nouveaux actionnaires. »

*Nous y voilà.* Le discours managérial accompagnait souvent les cortèges funéraires du monde d'hier et maquillait déjà de ses mots creux la violence prête à s'abattre sur Ariane Group. Ces phrases n'avaient rien de commun avec le vocabulaire habituel de Fabien.

« Ariane va connaître un choc majeur avec l'absorption de plusieurs entreprises innovantes. C'est un choix de la direction d'internaliser les process et toutes les ressources de R&D. Faire baisser les coûts de production et d'exploitation sont devenus l'enjeu majeur, pour ne pas dire l'unique enjeu de ces prochaines années. »

Le manager continuait de tourner autour de son bureau. Sa démarche se faisait de plus en plus lente et désarticulée. Elle cherchait à retarder l'échéance.

« C'est à propos de Côme, reprit-il en se passant à nouveau la main sur le crâne. Il ne reviendra pas aujourd'hui. »

Les paroles de Fabien s'étranglaient dans sa gorge.

« BOF et ARP auraient voulu être là pour te l'annoncer... Ils sont malheureusement pris par d'autres obligations. C'est le coup de feu là-haut », ajouta-t-il en lançant le bras en l'air pour désigner les hautes sphères.

C'était ironique car la direction ne siégeait pas ici. Elle s'était réservée un hôtel particulier dans le XVIème arrondissement de Paris, *loin de la bourse et des gueux des Mureaux, pourtant assez bien pour les soutiers de l'ingénierie spatiale.*

« Je ne comprends pas. Si on veut construire un nouveau prototype, on investit massivement dans la recherche et on a besoin de tout le monde ! Côme est un ingénieur de très bon niveau. C'est aberrant...

— Ce sont des négociations de budgets qui ont lieu depuis des semaines entre managers. La direction financière les scrute à la loupe. Les nouveaux actionnaires aussi. Avec l'arrivée de Dumitru et son expertise sur les technologies *aerospike*, je pouvais difficilement trouver des arguments pour conserver tout le monde.

— Tu l'as vidé comme ça ? Il est parti hier avec un carton sous le bras, accompagné par un officier de sécurité ?

— Il a eu une bonne compensation, ne t'inquiète pas pour lui. Il a un super diplôme, il présente bien, il retrouvera facilement du travail. »

Le visage de Fabien exprimait bien autre chose que ses paroles. Arthur en était persuadé, ce n'était pas son choix mais un oukase de la direction. Depuis le premier jour de Côme chez Ariane, Fabien ne cessait de chanter les louanges de sa jeune recrue, un ingénieur de Grande École, passionné et motivé par son métier. Arthur croyait comprendre entre les lignes qu'en vérité, Fabien

lui avait sauvé sa tête. Le départ de Côme en avait été le prix.

« Tu peux pas faire quelque chose ? C'est vraiment trop tard ? implora Arthur.

— Ne rends pas les choses plus difficiles qu'elles ne sont. Tu es là, toi. »

Il marqua une pause puis reprit :

« Le test RH n'a pas aidé. Il s'est entêté dans l'erreur. Il a eu une des pires évaluations. Trouver le résultat ne comptait pas, le plus important c'était de s'adapter à l'environnement nouveau. Ils regardent beaucoup ça, au-dessus. Cela n'a jamais été une question de personne. Tout a été évalué par des machines avec la captation vidéo, ça évite le biais humain, c'est bien.

— Je suis certain qu'on peut faire quelque chose. »

Il se souvenait de son attitude durant le test. Il avait brisé l'interdit en parlant, mais n'avait fait que suivre Dumitru pour résoudre l'énigme. L'idée de se confronter à *Gone* pour demander des comptes lui paraissait insurmontable. Il n'était ni un frondeur ni une forte tête, il le savait.

« Tu pourrais en parler à *Gone*, lança-il en ballon d'essai.

— Écoute Arthur, on essaye tous de mener notre barque du mieux qu'on peut dans la vie. Il faut choisir ses combats, apprendre à supporter ce qui ne peut être changé. »

L'ingénieur sentait la sève de la révolte monter en lui contre cette injustice. Il roulait des épaules comme un boxeur avant de monter sur le ring. Il parvenait difficilement à canaliser sa colère.

Fabien fixa Arthur droit dans les yeux. « Va en parler à *Gone* si tu veux, toi, je ne t'en empêche pas. » Avant d'ajouter : « Dans une boîte, il ne faut pas que des leaders, sinon ils se mangent entre eux. On ne demande

pas à un suiveur de devenir leader. On demande à un suiveur de suivre. »

Accablé par sa couardise, Arthur rentra le soir penaud par le RER E bondé. Il n'avait pas même eu le courage d'envoyer un courriel à la direction pour signaler son mécontentement. Il négociait tant bien que mal avec lui-même. *Qu'est-ce que j'y peux ? Qu'est-ce que ça changera de toute façon ? Ils l'ont déjà viré... Sur la base d'un test à la con.* En sortant rue de Dunkerque, il remarqua un sans-abri à la pancarte originale : *Je cherche des financements pour l'enregistrement de mon premier disque* devant une petite coupelle en argent plutôt bien garnie. Il n'avait pas l'allure parfois très crasseuse de certains mendiants qu'il croisait dans le métro. Arthur sourit. Une seconde négociation avec lui-même commença. Il se trouvait avoir un canapé inutilisé dans son appartement. Il vivait seul depuis un moment, sans aucune perspective à court terme. Une idée germa en lui : pourquoi ne pas accueillir ce pauvre homme, pour une nuit ? Lui offrir un repas chaud et la conversation. Il ne semblait pas dénué d'esprit et d'autodérision. Arthur poursuivit sa route jusqu'à l'appartement en se disant que cette pensée était bien idiote. Le sort réservé à Côme le faisait lourdement culpabiliser. Il avait le sentiment d'avoir pris sa place. Il sentait le besoin de rendre quelque chose à la société *comme ces boîtes qui plantent des arbres pour avoir bonne conscience de polluer.* La vision de ce malheureux allongé sur son canapé l'accompagna une partie de la soirée mais au moment de s'endormir il n'y pensait plus.

## Chapitre 5

Octobre se couchait sur Bruxelles. Les jours déclinaient pourtant moins vite que le moral de Cassandra : son amourette avec Xavier ne décollait pas. Elle se sentait toujours confinée dans un placard, à l'étroit, bien trop à l'étroit, alors qu'elle éprouvait le besoin impérieux de remplir sa vie où tout avait fait place nette, amours, amis, Joaquin, Pierre, et même le groupe du Conservatoire éparpillé à travers l'Europe entière depuis la fin de l'été. Pas d'escapade andalouse pendant que Madame était à Wansee. À dire vrai, elle n'osait même plus rêver d'un cinq à sept au Belga ou chez elle. Cependant elle se maintenait en alerte constante, retrouvant une attention nouvelle pour son apparence, elle qui était devenue étrangère à elle-même les derniers mois avec Joaquin. Son quotidien était laborieux. Hormis les cours particuliers, elle négociait encore pied à pied avec le directeur du Conservatoire pour être la soliste du concert de fin d'année. La place était chère. Autrement les occasions de briller se faisaient de plus en plus rares. Elle était une abonnée officieuse des récitals de midi au Musée des Instruments de Musique où elle officiait au piano forte. *Une heure par mois je rentabilise vraiment des années de souffrance derrière l'instrument.* Une chance, elle avait tapé dans l'œil du directeur de la programmation grâce

à son spectacle pour enfants des Riches-Clares. Toutefois cette irrésistible ascension sociale semblait s'être arrêtée là : si son public au musée accusait une sévère moyenne d'âge, ce n'était pas les aînés du *Bruxelles qui compte* mais bien davantage un *Bruxelles qui s'attarde* où nul relai d'influence providentiel ne pourrait lui tendre la main. Un matin pourtant, elle reçut un appel inattendu du Musée Oldmasters. C'était un peu la consécration de sa carrière belge. Une consécration par défaut : on lui demandait de remplacer au pied levé Eugen Indjic, pianiste chevronné, un de ceux avec fiche Wikipédia (Pierre l'avait encouragée à s'en rédiger une elle-même, cela devenait monnaie courante dans le milieu), qualifié par Le Figaro de « Second Horowitz ». Elle ne connaissait pas ce classement officiel mais elle ne devait même pas y apparaître, ou alors peut-être si on tournait vraiment bien les pages. Le fringant septuagénaire apparaissait encore sur le prospectus distribué à l'entrée de la réception. Pourquoi se donner la peine de mettre une photo de Cassandre puisque tout le monde l'avait oubliée avant même de la connaître ? Il y tenait une pose de faux dandy, de vieux beau, bref la même tête que la plupart des gens dans la salle, cheveux crantés parfum Elnett, hommes et femmes confondus. Le musée organisait dans le mois une thématique *Autour du piano* qui figurait plutôt à Cassandre une thématique *Autour de l'oseille* avec force petit fours et champagne. Sa notoriété quasi nulle la rendait totalement invisible auprès des invités qui avait déboursé jusqu'à quatre-vingts euros pour la soirée en Carré Or. Puisqu'on ne pourrait pas raconter la soirée avec Indjic, l'autre versant, celui du réseautage et de l'entre-soi prenait toute la place et Chopin était réduit à de la musique d'ascenseur. Le polonais compagnonnait avec la Veuve Cliquot. Ils n'étaient que des commodités

au service des puissants. Dans la grande salle, devant Bruegel l'Ancien ne résonnaient que les pouffements des femmes endimanchées ou les derniers échos des lobbyistes de la Commission. Elle était seule à se démener face à ce programme monté à marche forcée jours et nuits dans les salles de répétition du Conservatoire, sacrifiant en partie ses révisions pour ses futurs Concours internationaux. Elle voulait démarrer une carrière elle aussi, dans le réseau. Elle était à bonne école pour la soirée. Il n'y avait pas Pierre pour la soutenir, lui qui se serait décarcassé pour trouver une place d'extra parmi les serveurs, histoire de venir l'écouter, de lui faire une critique objective sur son jeu et la soutenir bien sûr face à cette armada de ronds de cuir. Grâce aux petits fours, l'assistance aurait davantage fait attention à lui qu'à la musique. Il n'aurait pas fallu manquer. Il y avait encore moins Joaquin. En d'autres temps, il l'aurait accompagnée au violon pour un duo baroque, jouer du Bach comme à leurs plus belles heures, mais leurs exploits aux Riches-Claires étaient déjà loin. Il n'y aurait plus entre eux d'éclats virtuoses, ni d'éclats des voix de leur relation orageuse, ni d'éclats de rire des enfants pour accompagner le conte musical. La salle était terne à en pleurer, toute occupée, du sol au plafond, du David au Rubens, par le froid calcul logique et l'intérêt bien compris. Elle avait cherché Xavier avec ou sans sa femme dans l'assistance. Il avait une tête à courir ce genre de manifestation. Toute occasion était bonne à prendre, c'était ainsi qu'on raisonnait dans son milieu se disait-elle. Il n'était pas là. Un gros dossier à boucler, un problème de nounou pour garder Gabin, parfois la raison a ses raisons que le cœur ignore. Le conservateur du musée lui donna cent euros pour le déplacement. C'était probablement cinquante fois moins que Indjic, *mais ça t'a donné une*

*super visibilité devant tous ces gens. Je t'avais dit de laisser ta carte à l'entrée pour proposer de donner des cours à tous leurs rejetons, ajouta-t-il paternaliste. Il était vrai que ni Kaja Kirsipuu ni Anne Quevelec n'avaient jamais donné de cours particuliers, en tout cas pour la première. Mais elles ne laissaient pas non plus de cartes à la sortie de la Philharmonie pour qu'on se souvienne d'elles. Elles étaient donc là, les frontières du talent, dont celle de ne jamais devoir galérer pour payer ses études. Cassandre, elle, donnerait probablement des cours toute sa vie. C'était le destin que le conservateur du Musée Oldmasters avait choisi pour elle. Alors, elle prit le chèque en disant merci. Elle découvrit quelques messages sur son téléphone : un de Pierre toujours inquiet qui lui demandait si elle avait su garder le rythme dans l'exécution malgré le bruit du cristal et les ronds de jambe. Quelques autres d'apprentis pianistes du Conservatoire cyniquement intéressés à son échec. Puis, beaucoup plus tardivement, un de Xavier qui s'excusait de ne pas pouvoir se libérer ce weekend. Claire revient de Wansee, on va sans doute pousser jusqu'à Ostende pour fertiliser son inspiration. On laissera Gabin chez ses parents. Elle se réjouissait presque de ne pas avoir à s'occuper du gamin....*

\*\*\*\*\*

Paris ressemblait depuis le dernier printemps à une ville assiégée ou un bateau ivre entouré d'icebergs. Avec la réélection de Mazeran, une partie de la population, celle des anciens *Gilets Jaunes*, avait fait le choix d'un troisième tour social prolongé dans la rue. Dans les gares parisiennes, les contrôles policiers

devenaient toujours plus durs dès la sortie des trains, quand ceux-ci n'étaient tout simplement pas supprimés. On supprimait les RER, les métros, les bus, on fermait les stations, on bloquait les rues, accélérant toujours plus vite la ségrégation de classe entre parisiens et banlieusards, entre franciliens et provinciaux. On vérifiait les sacs, on confisquait tout et n'importe quoi, on infligeait des amendes comme on contrôlait au faciès, on traquait les réseaux sociaux et les messageries comme en période d'occupation. Les zones d'accès à Paris, les portes, les gares, s'étaient embrasées. Elles étaient le nouveau front, là où la violence s'était déplacée puisqu'on cherchait à la contenir comme avec un couvercle. La Gare du Nord et la Gare de l'Est en avaient payé le plus lourd tribut. Les trottoirs et le mobilier urbain en portaient encore les stigmates. Tout le monde s'était habitué à ces marques de plastique séchées sur le sol, ces trottinettes démantibulées ou ces vitrines barrées de grands panneaux de bois dans la zone commerciale de la gare. On s'était habitué comme la grenouille dans la casserole d'eau chaude, comme à l'annonce d'un attentat dans la bande de Gaza. On pouvait toujours s'indigner pour la forme mais cela ne concernait plus les parisiens. À cent mètres de la Gare de l'Est, au Canal Saint Martin, se déployait déjà un cocon rassurant éloigné du bruit et de la fureur. On annonçait un nouveau grand rassemblement pour la fin du mois. Ce n'était plus des Actes comme en 2018 et 2019. Le génie populaire les avait rebaptisé Assauts. C'était dans ce contexte qu'Arthur était arrivé ici, et le contexte avait fait baisser le loyer, il avait presque eu envie de les remercier. Le quartier était moins fréquenté qu'avant et devenait à la nuit tombé le royaume des sans-grades. Arthur ne se sentait pas différent. Lui aussi avait échoué dans la grande ville. Aux bistrots branchés

de Côme il préférait les rades de son quartier où la bière n'était pas chère. C'étaient les derniers endroits où les gens se parlaient. Rue Oberkampf, tout le monde se ressemblait mais chacun restait dans son couloir. Sans doute les gens n'avaient plus rien à se dire ou pire plus rien à dire tout court. En contemplant son reflet dans le verre de Paulaner à cinq euros au Bistrot du Tigre, il entendit le président Mazeran annoncer devant un grand mur bleu roi où était écrit Le choix de l'espace, Toulouse, 12 Novembre 2022 :

*« Il y a soixante ans presque jour pour jour, John Fitzgerald Kennedy traçait la voie de la conquête spatiale en déclarant : “Nous avons choisi d’aller sur la Lune.” Aujourd’hui, c’est à l’Europe et à la France en particulier de reprendre le flambeau de la voie de l’espace. En faire notre nouvelle perspective, un choix de société pour ce monde d’après la pandémie. Les enjeux scientifiques, les enjeux de développement économique liés à l’espace, autrefois des vues de l’esprit, sont à présent devant nous. Avec les Ministres de la Recherche, de la Culture et de l’Education Nationale, le gouvernement a mis sur pied un plan d’envergure qui aura pour objectif, en coordination avec l’Agence Spatiale Européenne et Ariane Group, de relancer la filière spatiale, de redonner le goût des sciences à nos chères têtes blondes, et, j’ose le terme, d’offrir une nouvelle expérience, presque transcendante, de la culture. Car nous parlons bien ici de la France. La France est à la fois la patrie de René Descartes et celle de Claude Debussy, celle d’Henri Poincaré comme celle de Victor Hugo. J’annonce ce soir que les crédits de toutes les agences de recherche vont être augmentés. J’annonce aussi le lancement début décembre d’un nouveau module de conception entièrement française pour la Station Spatiale*

*Internationale depuis Kourou en préambule de nos ambitions spatiales.*

*Mes chers compatriotes, la science et la culture sont l'affaire de chacun d'entre nous, parce que nous portons tous en nous une part de l'excellence française, une part de ce que l'on a appelé le génie français. Je l'ai dit autrefois et je le redis aujourd'hui : ils nous avaient tous dit que c'était impossible, mais ils ne connaissaient pas la France. »*

Ce fut alors le ministre Thomas Pacaud, sommé d'incarner la figure rafraîchie du héros positif à côté du roi presque nu et jusque là resté tranquillement en retrait, qui prit la parole à la suite du président :

*« C'est pourquoi, suite au lancement de ce premier module français en direction de la station spatiale internationale, le ministère de la Recherche s'honore, en collaboration avec l'Agence Spatiale Européenne et Ariane Group, d'organiser le premier récital de piano depuis l'espace, depuis ce même module. Il sera source d'inspiration pour nos enfants. Il témoignera des synergies entre science et culture. En ces heures troublées après la pandémie et les dernières élections que nous venons de vivre, il est plus que jamais nécessaire de montrer la voie. À tous ceux qui verraient dans ce projet une lubie frivole de leurs gouvernants ou encore un emploi bien hasardeux des finances publiques, sachez qu'il porte en lui des applications concrètes concernant l'environnement, les transports, les métiers de l'acoustique, de la musique en général, ainsi que toute l'industrie spatiale bien entendu. Il va relancer des filières en déshérences, créer de nouveaux bassins d'emplois à forte valeur ajoutée non délocalisables conformément aux engagements de campagne, notamment celui de retrouver une souveraineté de production dans les secteurs*

*stratégiques. Mais notre objectif va encore bien au-delà. Nous voulons une France d'entrepreneurs. D'aucuns diraient une France de milliardaires. Nous sommes cependant avant tout soucieux de redonner un rêve, un absolu aux jeunes générations. Ce projet, c'est la profession de foi de ce quinquennat. Il en est sa substance. L'aventure spatiale grandit le spationaute qui embarque dans l'habitacle de la fusée, bien-sûr, je suis bien placé pour en parler. Elle nous apprend le dépassement de soi, elle nous apprend à surmonter les dangers, elle nous apprend la confrontation avec l'inconnu. Mais il ne s'agit pas que d'un seul homme, d'une seule femme. L'aventure spatiale grandit Les Hommes, car demain pour envoyer une fusée dans l'espace, il y aura toute une nation. Une nation n'est pas faite que de techniciens apôtres de la raison. C'est pourquoi, avec le concours du ministre de la Culture, il nous a paru important d'apporter un supplément d'âme à cette quête. Il y a tellement de talents, il fallait bien en choisir un. Ainsi, Mesdames, Messieurs, Monsieur le Président, je prends l'engagement, solennel, devant vous ce soir, ici à Toulouse, que nous serons tous là dans quelques mois pour voir cet exploit s'accomplir sous nos yeux. Je vous remercie. »*

Un gigantesque brouhaha émanait du contre-champ, alors que les flashes rebondissaient sur les visages de Mazeran et Pacaud tout sourire.

*« Mais Monsieur le Ministre, qui va aller là-haut avec le piano ? fut la première question posée dans le parterre de journalistes.*

*— Tous les conservatoires départementaux et régionaux pourront dès demain recevoir les candidatures de pianistes français, à condition d'être titulaire d'un Diplôme d'Etude Musicale. »*

*« Quelle bande de fadas, hein, dis ? »*

Arthur fit volte-face pour découvrir un homme à la peau ébène, aux joues creusées, au regard intense et sanguin. C'était le sans-abri à la pancarte humoristique de la Gare du Nord, son visage expressif ne pouvait pas s'oublier.

« Ta gueule, Chris, tu fais chier. T'es déjà bourré, il est même pas vingt et une heure, entendit-on depuis le comptoir.

— Je vous conchie. Tous autant que vous êtes, je vous conchie, répliqua le sans-abri.

— Retourne dans ton île de merde avec tes danses à la con et tes tam-tams d'homme de la préhistoire. »

L'homme, ce « Chris » donc, se dressa juste derrière Arthur qui retourna fissa à son verre en fixant la mousse disparaître petit à petit. Chris avait sa pinte vide à la main. Il venait de la sécher d'une traite. Il s'avança jusqu'à la personne qui l'avait insulté. C'était un chauve à la barbe drue assis près de la fenêtre, une sorte de viking. Il était lui aussi presque en haillons, avec des grosses sandales qu'il portait pieds nus. Ils se défièrent du regard pendant ce qui semblait une éternité. Arthur jeta un œil par dessus son épaule pour jauger la situation. Le chauve pesait facilement deux fois le poids de Chris. Son ventre dépassait allègrement de son t-shirt vert de gris au col évasé. Il se dressa très tranquillement à côté de sa chaise pour décrocher un terrible crochet du droit, exécuté à la vitesse de l'éclair. Chris s'effondra raide sur le carrelage. Son corps heurta violemment le sol d'un bruit sec et étouffé. Au comptoir, le chauve régla sa pinte en petite monnaie avant de sortir très tranquillement dans un silence de cathédrale. Dès que la porte se referma, le barman et un autre homme resté discret de l'autre côté de la salle se précipitèrent vers Chris. On lui donnait des petites claques pour le réanimer. Arthur observait la scène sans avoir bougé de

sa chaise le long du bar. Il était retourné au trois-quart et se contentait de regarder ce spectacle comme devant un programme de télévision.

Peu à peu, Chris revint à lui. Sa lèvre inférieure était fendue et un filet de sang ruisselait dans son cou, tâchant sa chemise bleu ciel. Le barman le soutenait par les aisselles pour qu'il se relevât. Il avait l'air hagard, désincarné.

« Hé, chef, il s'est passé quoi dis-moi ? Hé, chef ? »

C'était à Arthur que Chris s'adressait. Il leva un bras dans sa direction, et répéta inlassablement la même phrase. Arthur baissait les yeux, il ne voulait pas faire partie de cette histoire. Il ne voulait pas se laisser entraîner au centre de l'attention. Il mettait beaucoup de temps à répondre mais personne ne prenait la parole à sa place.

« Je... je crois que ce type là, le type qui était assis là-bas, il t'a... séché. Moi-même j'ai pas vu le coup partir. »

Tout le monde le regardait et Arthur sentait le sang qui lui montait aux joues. Les trois hommes le fixaient avec des airs impavides, tellement neutres que cela en devenait inquiétant.

Chris découvrit alors un sourire ensanglanté puis éclata de rire. Un rire qui n'avait pas l'air de vouloir s'arrêter. Un rire communicatif qui gagna les cinq personnes présentes dans le rade.

« La vache, il m'a mis une sacré droite, le maroufle !

— T'as ramassé, mon ami, abonda le barman en le relevant. Personne n'a moufté. Le type est allé payer sa conso, comme un daron. Personne ne mouftait, putain. Il est sorti d'ici comme un prince.

— Il ne s'est même pas tenu la main après son crochet. On a eu l'impression qu'il était rentré dans ta

figure comme dans du beurre, renchérit Arthur, encouragé soudain par la bonne ambiance.

— Non mais sérieux, comment tu m’parles ? On t’a jamais vu ici, gars ? Tu connais personne et tu te permets de parler comme ça aux gens ? »

L’ingénieur se figea sur place. Les autres personnes entourant Chris lui parurent soudain à nouveau menaçantes, avec les mines patibulaires que dessinaient les ombres et la lumière blafarde sur leurs visages. Avant tous d’éclater d’un rire gras et salvateur.

« Détends-toi, chef ! On a eu assez de violence pour la soirée. On va en laisser un peu pour le conflit israélo-palestinien. On va pas se mettre des tartes parce que la réincarnation obèse de Thor vient de me sécher comme une ado à un concert des *Worlds Apart*.

— Il pesait au moins vingt kilos de plus que toi, Chris, tu n’as pas à rougir, ajouta le barman bon camarade.

— À cause de ma putain de jambe, bon sang, j’ai pas pu l’esquiver. Avant, j’aurais pu danser autour de lui comme Mohammed Ali. Il aurait frappé dans le vide, le Foreman du Xème. Je l’aurais cueilli comme une petite fleur encore luisante de la rosée du matin. »

Le silence se fit dans le rade. Arthur déposa la monnaie sur le comptoir et chercha à se glisser discrètement dehors. Soudain, la voix éraillée du dénommé Chris coupa sa retraite.

« Comment tu t’appelles, chef ? »

Arthur hésita à continuer en prétendant ne pas l’entendre, mais l’homme répéta plus fort sa question, avec autorité. Il était impossible d’y couper. L’ingénieur était tellement impressionné qu’il renonça à lancer un faux nom.

« Arthur. Arthur Gelin. »

Sentant l’ascendant pris, Chris renchérit :

« Qu'est-ce que tu fais dans un bar miteux à cette heure-ci, Arthur Gelin ?

— Je cherche probablement à passer le temps hors de chez moi.

— Tu es fâché avec Madame ? Sexuellement, c'est moyen entre vous ?

— Il n'y a pas de "Madame" en fait.

— Et tu trouves la compagnie des clodos et des piliers de bar plus agréable, sans doute ?

— Disons que je me sens plus à ma place. On ne choisit pas sa famille. »

## Chapitre 6

Voir le PDG Didier Noyelle débarquer dans la grande salle de l'usine des Mureaux ne laissait pas de provoquer une certaine sidération chez les employés d'Ariane. Le mur était bariolé d'une énorme inscription « Asteria », entourée des deux ailes stylisées. Le nouveau visage de l'entreprise s'affichait sur dix mètres de haut. L'austérité des anciens actionnaires s'effaçait pour laisser place nette à l'exubérance du capitalisme cool sauce Noyelle. Réfugié au fond de la salle, Arthur peinait à observer le pupitre au centre de l'estrade. Il pouvait deviner les cheveux rejetés en arrière du nouvel actionnaire majoritaire, drapé dans son inexpugnable chemise blanche. Privé de l'image, il s'étonnait des effets lyriques échevelés du milliardaire français.

« Le chaos de nos sociétés, les crises sociales, les crises sanitaires que nous avons traversées et celles à venir rendent notre métier toujours plus essentiel. Nous donnons de la perspective. Nous donnons un exutoire à une société malade d'un progrès désorienté. Nous sommes la tête de pont d'un avenir qui mènera l'humanité vers un ailleurs, Mars et plus loin encore. Pas un ailleurs comme une échappatoire. Un ailleurs pour nous y trouver nous-mêmes. Nous voulons faire avancer la science, la connaissance. Nous voulons

changer la vie. Mesdames, Messieurs, vous êtes les hussards noirs du progrès. Tidiane... »

Les ingénieurs virent alors arriver sur la scène un jeune adulte, caricature de l'entrepreneur de la *start-up nation*. Il arborait un t-shirt magenta siglé du nouveau nom de l'entreprise d'où débordaient les bras épais et le torse volontaire d'un corps bodybuildé.

Fabien à ses côtés lui glissa : « il va falloir s'habituer » d'un ton résigné devant cette apparition surréaliste pour l'aréopage de cadres quinquagénaires qui représentaient plus d'un tiers de l'assemblée. Ils se regardaient tous, un peu consternés de voir débarquer cet homme sandwich en lieu et place du jupitérien Augustin de Lauzay, leur ancien président.

« Je voulais vous présenter Tidiane Bakoa Tonyé, votre directeur général. Certains le connaissent peut-être déjà de chez Camelot. Voilà, Tidiane, c'est la France que j'aime, c'est la France qu'on ne montre pas assez, qu'on n'a pas assez montrée mais qu'on montrera beaucoup j'espère demain ! »

Inversement, Arthur voyait à sa droite un Dumitru rieur, au diapason de la présentation de Noyelle. Ce dernier semblait se délecter de faire l'article à ce parterre d'ingénieurs, une jubilation intérieure qu'il ne pouvait pas réprimer dans l'inclination de sa voix. Il poursuivit.

« Tidiane, ce sont des bosses, des coutures. C'est le fameux dicton, *chuter sept fois, se relever huit*. J'entends déjà les commentaires d'une certaine élite parisienne qui se bouchera le nez, que ce soit dans les rangs du Corps des Mines ou des Énarques, pourtant, je vous le dis, ce que ce jeune homme a fait, moi, à son âge, je n'en avais pas fait le quart. J'apprends tous les jours avec lui. C'est pourquoi le board a choisi Tidiane. Je vais vous dire, ça a été une évidence, l'unanimité, pas

de débat, que tchi. Tidiane, comme moi, investit son argent et surtout son temps dans le projet. Je vous le dis : avec Tidiane, c'est du sérieux. »

La salle éclata d'un rire un peu jaune. Le jeune homme s'avança à son tour vers le pupitre sous une rumeur diffuse. Cela ne l'impressionnait pas. Il était à l'aise devant cette assemblée en costume-cravate.

« J'ai hésité à mettre un costume. Je sais ce que vous vous dites : c'est qui ce gars qui se pointe en t-shirt le jour de la présentation de la nouvelle structure. Cela envoie un message. Non, en vérité, cela envoie deux messages, je vous laisse choisir : "c'est qui ce jean-foutre" ou "il a l'air détente le gars". »

Il avait posé les mains de part et d'autre de la petite tablette devant lui. Rompu à l'exercice, il dominait son auditoire. La voix était parfaitement posée, les silences parfaitement calculés, le visage parfaitement expressif.

« Je vais vous dire, quelque soit la tenue vestimentaire que j'aurais choisie, j'aurais été jugé. Un col roulé noir ? Il va nous faire une *keynote*, le Steve Jobs de Côte d'Ivoire. Une chemise blanche ? Il copie son parrain, c'est bébé Noyelle ce mec. Un costard ? OK, c'est le copié-collé du précédent, on va pas rigoler tous les jours. »

La salle était cette fois franchement hilare. Même Arthur qui cherchait à garder une distance sur l'événement ne pouvait pas réprimer quelques éclats. Il était évident que le jeune homme avait retourné l'auditoire à son avantage.

« Et je peux continuer comme ça pendant des heures. Alors, je vous le dis, j'ai juste eu envie de me mettre à l'aise. Cela ne veut pas dire que je suis un guignol. Vous pourrez voir sur Youtube les conférences que j'ai déjà pu donner, je trouve que les Hugo Boss me vont mieux

que les Lanvin. Oui, je ne porte pas du sur-mesure de Savile Row. »

Tonyé saluait à présent les différents services. Arthur comprenait que cet homme était avant tout un visage, l'image nouvelle d'une société innovante et non plus la belle endormie des consensus de la politique industrielle européenne. Didier Noyelle s'effaçait déjà dans le fond de la scène. Même sa chemise blanche disparaissait dans le décor sombre. Tonyé prenait toute la lumière, c'était impossible de ne pas s'en apercevoir.

« Vous avez peut-être tous été un peu surpris par les opérations RH que nous avons mises en œuvre ces derniers jours. Nous voulions aujourd'hui vous préciser notre pensée, Didier, toute l'équipe dirigeante et moi-même. »

Il prit une respiration assez longue avant de se lancer.

« Le capital le plus précieux d'une entreprise, ce sont ses salariés. C'est tout à la fois l'expérience qu'ils amènent, et le futur qu'ils imaginent. Chaque collaborateur apporte une faculté à aller plus vite en évitant les erreurs du passé, dont on a tiré les leçons. Chaque collaborateur apporte une plasticité d'esprit pour inventer de nouvelles façons de résoudre des problèmes. Il en va de la conquête de nouvelles frontières, de nouveaux territoires, de nouveaux marchés. Nous sommes les nouveaux explorateurs. Dans ce nouveau monde, les connaissances que vous avez acquises, l'expérience que vous avez accumulée, pour l'immense majorité des cas, vont se déprécier de plus en plus vite. L'obsolescence grandissante des savoir-faire et l'ampleur des défis auxquels nous devons faire face font de vous des êtres parfaitement inutiles et improductifs, pris individuellement. Moi compris, bien entendu. Notre valeur s'exprime, et s'exprime uniquement, au sein du groupe : nos prouesses

technologiques ne seront jamais résumées aux facéties d'un CEO excentrique. L'entreprise de demain, l'entreprise que nous formons, devra avant tout être une entreprise ouverte et collaborative, une entreprise aux milliers de visages. La connaissance n'a de valeur que si elle est partagée auprès du plus grand nombre. Elle est fondamentalement décentralisée, intermédiée partout sur un nombre incalculable de supports. C'est pourquoi l'avenir est aux curieux, aux humbles, à ceux qui n'auront de cesse de se remettre en cause. »

Dumitru applaudissait à chacune des pauses. Il y avait dans cette adresse quelque chose du prêche religieux qui rappelait d'autres leaders charismatiques contemporains. Arthur s'était toujours méfié de ces supers communicants dont il soupçonnait le plus souvent de n'être que des coquilles vides.

« Pour mettre en forme notre ambition immense, pour raconter une histoire non pas politique ou idéologique comme l'aventure spatiale a pu en être l'instrument par le passé, mais une histoire simplement positive, nous avons décidé, en coordination avec les pouvoirs publics, d'envoyer dans l'espace un héros du quotidien. D'offrir tout à la fois une prouesse technique, technologique et artistique. Voilà qui, nous l'espérons, entraînera un élan populaire derrière notre projet. Nous sommes le nouveau bras armé du génie français. Pour reprendre les mots de Didier, face au chaos que notre pays a connu ces dernières années, nous nous investissons d'une mission : redonner sa fierté à la France. Il n'y a pas, il n'y aura pas de SpaceX à la française. Nous ne sommes que le renouveau d'une ambition séculaire, celle du Concorde, celle d'Airbus, et celle d'Ariane bien sûr.

— Il paraît que Mazeran a mis une pression de malade à Noyelle, glissa Jonathan. J'ai lu un papier sur

un site internet qui raconte que Mazeran a demandé ce truc du pianiste de l'espace à Noyelle en échange de la privatisation d'Ariane. »

La direction avait choisi de mettre en ligne quelques heures plus tard le discours introductif sur Internet. Arthur découvrit avec stupéfaction le lendemain que plus de trois cent milles personnes l'avaient déjà visionné. La suite, elle, devait rester confidentielle.

« Je laisse à présent notre CTO Franck Boursin, que vous connaissez mieux sous le nom de BOF, décliner à présent nos solutions, pardon, notre ambition technique pour accomplir ce magnifique dessein d'un lanceur orbital mono-étage réutilisable. Ariane 6 est morte, vive Asteria 1.

— Voilà, à gros trait, le cahier des charges : bouclier de protection thermique réalisé en alliage mécanique, réservoir cryogénique en matériau composite, moteur de fusée *aerospike* à tuyère toroïdale, système automatisé de commande et contrôle du vol, et aérodynamique générale de l'appareil adoptant une configuration à fuselage porteur. »

Visiblement ému et transporté par la passion de son discours, Tidiane reprit la parole :

« Nombre d'entre vous, dans les équipes, travaillent déjà sur ces projets depuis des années notamment au travers du *Future Launcher Preparatory Program* d'Ariane. Mesdames, messieurs, le temps est venu. Redoublez d'efforts, ne comptez pas vos heures ! Et nous changerons le monde. Je pèse mes mots, nous changerons le monde !

— C'est bien davantage qu'une pure logique industrielle. Abaisser le coût moyen au kilogramme, rester compétitif dans la course à l'espace, c'est nous donner la possibilité de ne pas être dépendant de l'Amérique ou de la Chine. C'est une course de fond

messieurs, une course où personne ne fera de quartier », abonda un BOF presque martial.

*C'est de la folie*, pensa Arthur en écoutant le directeur technique détailler les évolutions devant permettre les rêves les plus fous.

En début d'après-midi, *Gone*, fraîchement nommé directeur de la transition, arriva dans le bureau flanqué de Fabien qui semblait presser le pas pour tenir la cadence. Arthur et Dumitru firent simultanément volte-face dans leurs fauteuils. Le directeur avait l'œil noir de l'inquisiteur. Il prit la parole d'une voix presque métallique.

« Tout va comme vous le souhaitez messieurs ? GEA, vous avez pu faire connaissance avec votre nouveau collègue ? »

Arthur ne savait même pas que *Gone* connaissait son nom. Il frémit à l'évocation de son trigramme. Il avait l'impression d'être devant le proviseur du lycée Henri Parriat en plein cœur de son adolescence.

« Je sais que ça ne fait pas forcément longtemps que vous avez commencé à travailler ensemble mais j'imagine qu'on vous a expliqué ce qu'on attendait de vous.

— Oui. On a commencé à reprendre les anciennes modélisations des divergents standards pour les calibrer sur un modèle de tuyère *aerospike*. Les spécifications sont claires quant aux objectifs de poussées et aux températures. On est déjà sur le dimensionnement thermique et thermomécanique. »

Fabien s'était empressé de répondre comme un bon élève. Il montrait sur l'écran de Dumitru la myriade de petits cubes sur chacun desquels étaient appliqués des calculs savants. Cela rassurait presque Arthur de voir qu'il lisait de la terreur chez son supérieur direct. Il invita ensuite *Gone* à venir voir les petites maquettes de

la tuyère que les ingénieurs avaient conçues par imprimante 3D. Fabien ajouta pour se rassurer un peu plus : « C'est une échelle un dixième. On a déjà testé l'écoulement des fluides avec ce design. Les résultats sont bons. » Ce dernier ne cessait de tourner autour du directeur de la transition, commençant une phrase à sa gauche, la finissant à sa droite tout en lui présentant un nouvel élément technique. Dumitru et Arthur restaient eux statiques dans leurs fauteuils. Cela arrangeait bien Arthur qui se sentait presque paralysé par la présence de *Gone*.

« Au-delà de la modélisation, qui ne devrait pas prendre trop de temps grâce à notre ami recruté à prix d'or... »

Dumitru ne put réprimer un grand sourire. Arthur se retourna vers lui quelques instants l'air dubitatif.

« Ce qui compte surtout pour nous aussi, et c'est bien pour cela que je suis ici avec vous, c'est de réduire les coûts de production. Vous le savez, à présent le site de Vernon est équipé d'une usine de production additive, et nous attendons que le moteur soit presque entièrement conçu ainsi. On ne veut pas de soudure, même la friction-malaxage on en veut le moins possible. Vous savez bien que ma présence ici, c'est pour réduire les coûts de production, pour réduire ce putain de prix au kilo de charge utile. »

Il conclut son intervention sur un rire gras. Seul Dumitru riait avec lui. Arthur était pétrifié par ce bruit, un bruit qui venait du ventre et résonnait dans toute la pièce. Le départ de Côme l'avait plongé dans une peur panique de perdre à son tour son travail. Il savait que c'était *Gone* qui coupait les têtes à présent. Ce rire, pensait-il, était le rire d'un sadique, un animal à sang froid qui n'hésiterait pas à trancher dans le vif pour parvenir à ses fins.

Dès l'après-midi, les deux hommes se rendirent à Vernon pour visiter le banc d'essai du futur moteur curieusement baptisé Valentine. Si tous les moteurs sortis de ce site historique de l'aventure spatiale européenne commençaient par un v, il se murmurait que ce nom-ci avait été choisi en l'honneur d'une des maîtresses de Noyelle.

« Ça doit être une sacré chaudière cette femme », rigola d'un humour potache l'un des ingénieurs de test devant le PF58, le nouveau banc d'essai prêt à recevoir le premier prototype.

Ils étaient accompagnés d'un sbire de *Gone* qui prenait des notes en silence. Il était chargé d'évaluer le chiffrage de la production suivant des estimations de carnet de commande. Arthur l'avait vu avec inquiétude dérouler ses fichiers Excel dans le van qui les avait emmenés jusqu'ici. Avec la nouvelle conception des pièces par imprimante 3D quasiment industrialisée, la chaîne de production avait été totalement repensée. La plupart des pièces étaient à présent conçues directement ici à Vernon. La grande famille européenne dont les membres jadis posaient chacun sa pièce sur l'ouvrage s'était réduite comme peau de chagrin. Ils déambulaient tous les trois dans ces grands espaces industriels. Aucun d'eux ne parlait. Les robots avaient majoritairement remplacé les hommes. Seuls quelques-uns agitaient des joysticks pour piloter de grands bras articulés où le moteur Vulcain 2.1, celui d'Ariane 6, était produit pour quelques mois encore. Arthur se sentait épié. Il commençait indiciblement à comprendre que l'œil de *Gone* allait peser sur eux jusqu'à ce que la fusée Asteria 1 soit sur le pas de tir.

\*\*\*\*\*

L'appartement d'Éléonore, à l'embouchure de la rue du Cardinal Lemoine, était un haussmannien prétentieux. C'était tout ce qu'elle aimait, avec parquet en pointe de Hongrie et moulures aux plafonds qu'elle avait fait ajouter par un staffeur ornemaniste déplacé à grands frais. Elle avait poussé la coquetterie jusqu'à remplacer le miroir style second empire assez épuré par un autre à fronton Louis XV pour s'accorder aux arabesques de l'artisan. Elle était très satisfaite de cet appartement qu'elle louait pour un peu plus de deux mille cinq cents euros par mois. Son appartement ainsi que les soirées à Garnier, voilà ce qui comptait le plus dans sa vie. Bien plus que les passades qu'elle enchaînait comme autant de déceptions précoces. Elle aimait à s'entourer d'amis flatteurs qui partageaient et poursuivaient les mêmes aspirations. Son anniversaire, le lendemain, serait un peu l'épiphanie de son clan. Très soucieuse de sa jauge sociale, elle était satisfaite de voir qu'ils avaient presque tous répondu présents.

Cassandre, qu'elle avait connue au lycée Racine alors qu'elle-même poursuivait le rêve de devenir danseuse classique, venait d'arriver depuis la Porte de Saint-Cloud où l'avait déposée son convoiturage. C'était enfin l'heure des grandes retrouvailles pour les deux amies. Éléonore était revenue de New-York où elle avait connu une première carrière comme avocate d'affaires. Après huit ans passés là-bas, elle avait finalement été poussée par un impérieux besoin de retour aux racines. Également, l'odeur de Garnier lui manquait beaucoup trop. Cela pouvait sembler incompréhensible à ses amis, pour qui les performances du New York City Ballet au David H. Koch Theater devaient bien faire l'affaire. Ils ne respiraient pas l'odeur du talc, n'entendaient pas les

petits craquements des points de couture des chaussons de danse, ne souffraient pas pour un jeune premier au concours de promotion du ballet. Plusieurs de ses amies avaient eu des fortunes diverses en poursuivant leur rêve. Elle avait abandonné le sien après deux ans d'horaires aménagés à l'École Nationale de Danse de Marseille durant ses années de lycée, découragée par une marche trop haute pour un espoir de succès trop mince. La plaie ne s'était jamais vraiment refermée et le besoin de vivre son rêve par procuration à Paris ne l'avait jamais lâchée, même au cœur d'une brillante carrière *Avenue of the Americas* dans un prestigieux cabinet. Elle avait de fait toujours admiré Cassandra qui, malgré les revers de fortune, s'était toujours accrochée à son idéal, coûte que coûte. Toutefois, cet idéal vacillait de plus en plus.

« Je fais ce dernier concours à Rome, et si ça marche pas, j'abandonne. J'en ai assez de cette vie de romanichelle, se plaignait la pianiste, impressionnée par le faste des lieux. Ma vie est au point mort. Je ne pars jamais en vacances. »

Elle retenait ses larmes et se servait de vin. Éléonore avait ouvert un Bourgogne qui était à son goût. L'avocate se jeta sur elle pour lui faire un câlin de réconfort. Elles avaient toujours été assez tactiles.

« Ne lâche pas, tu as trop de talent pour abandonner ma *Cassou*. Il est quand ton concours à Rome ?

— Dans trois semaines. Je passe le samedi au premier tour.

— Je vais venir te voir alors, promet son amie. Je vais trouver un vol. »

La soirée se poursuivait. Elles étaient à présent toutes les deux allongées sur la grande couverture satin du lit d'Éléonore. Comme de juste, elles avaient déjà bu beaucoup trop de vin. Cassandra lui racontait ses

déboires avec Joaquin, et ce Xavier débarqué dans sa vie comme par effraction. Elle frétillait d'une gêne inattendue en lui narrant la folle journée, ce baiser dans la voiture. Elle coinçait ses mains dans l'entrejambe pour éviter à son âme de tanguer.

« Tu crois que c'est sérieux ? Il a sa femme, non ?

— Je ne sais pas. Je ne veux pas trop me poser de questions.

— Méfie-toi. Ça ressemble à tous ces connards qui font une crise de la quarantaine. Il s'encanaille un peu mais ça n'aura qu'un temps.

— Mais je n'ai pas vingt ans. Et le trip de la prof de piano, on repassera. Je venais donner les cours dans des jeans informes au début.

— Nul ne sait où va se loger la perversion masculine. Elle est au moins aussi insondable que le plaisir féminin.

— Tu me briefes un peu pour demain ?

— Oh, j'ai essayé d'inviter tous les gens que je connaissais encore à Paris. Il y a les gens du cabinet, quelques amies danseuses. J'ai même retrouvé quelques connaissances du lycée et de la prépa. Pas mal de bons partis, tu devrais être aux aguets.

— Tu veux dire, des traders et des mecs dans les cabinets ministériels. »

Il y eut un léger silence. Éléonore essayait tant bien que mal de réprimer un sourire qui se dessinait à la commissure des lèvres.

« Bon. J'avoue, c'est un peu décevant, pouffa Cassandre avec ironie.

— Les mecs sont toujours décevants. Tu sais, je réfléchis de plus en plus à une GPA avec un donneur de gamètes. »

\*\*\*\*\*

En prenant le RER ce soir-là après les éprouvantes réunions avec *Gone*, Arthur avait pensé très fort à Côme. Sa présence lui manquait dans le bureau. Il ne reprochait rien à Dumitru, mais l'écart culturel était large. Il le sentait très imprégné de la mentalité américaine après les quelques années qu'il avait passées là-bas. Ils ne rigolaient pas aux mêmes plaisanteries et il se surprenait souvent à s'empêcher de faire un bon mot, ne sachant comment le roumain allait réagir. Le petit gars de Saône-et-Loire avait plongé subitement dans le bain de la mondialisation et l'eau était acide. Il remonta les escaliers pour sortir de la Gare du Nord avec la mélancolie au cœur. Ce fut là qu'il croisa une nouvelle fois Chris. Il était assis en tailleur comme un professeur de yoga, l'allure très zen. Il avait comme à chaque fois une nouvelle pancarte. Celle-ci annonçait : *Demain, les manifestants débarquent tous chez moi. Je ne suis pas sûr d'avoir de la place. Aidez moi à pousser les murs.* Malgré l'odeur, il avait toujours cette allure propre sur lui qui rassurait Arthur. Il glissa une main dans sa poche et déposa une pièce de deux euros dans la petite coupelle devant lui. Chris ne semblait pas le reconnaître. Quelques jours avaient passé déjà depuis l'altercation dans le bar.

« Ça va chauffer demain ? osa Arthur pour instaurer un climat de connivence entre eux.

— C'est la merde chef. Ça excite tout le monde. Moi, avant j'avais mon petit coin bien tranquille pour dormir. J'ai mis des mois à le trouver par ici. Je peux y laisser mes affaires. Mais avec tous les événements, c'est devenu difficile de dormir tranquillement, très difficile. »

Arthur hésita un instant. Il avait l'impression que le destin lui tendait une perche, et qu'il devait la saisir. Il projetait en cet homme une réponse à l'hostilité de la grande ville.

« Et puis, il y a de plus en plus de monde dehors. Et, j'ai envie de dire, les places sont de plus en plus chères. Il y a plus de violence, beaucoup plus de violence.

— Écoutez, qu'est-ce que vous diriez de venir chez moi ? J'ai un canapé, une douche. Vous dormiriez au chaud sans l'inquiétude de vous faire agresser. »

Chris le regarda intensément dans les yeux. C'était un mélange de surprise et de gratitude. Quand ils montèrent l'escalier pour arriver chez lui, Arthur commença à se poser toutes les questions qu'on devait se poser dans une telle situation. *Où ai-je mis mes affaires de valeur ? Où sont mes papiers ? J'ai vu ce reportage sur l'usurpation d'identité la semaine dernière à la télé, ça fait quand même froid dans le dos.* Il attendit Chris sur le palier. Il portait une étrange valise de cuir tannée qu'il avait sortie d'une improbable cachette derrière la gare. Il notait qu'il traînait la jambe droite. Chaque appui le faisait grimacer. Bientôt, ils se trouvèrent face à face à la table du séjour.

« Tu fais quoi dans la vie, Arthur Gelin ? » demanda Chris.

Il se souvenait donc de lui. On racontait toute sorte de chose sur la mémoire de la rue. L'ingénieur prit le parti de ne pas relever.

« Je bosse en banlieue.

— Je savais pas que c'était un métier. »

Arthur se faisait avare de détail. En vérité, il se persuadait que moins il en disait moins cet inconnu aurait de prise sur lui, de raison de fouiller l'appartement, de l'égorger en pleine nuit. Peut-être allait-il s'imaginer une situation confortable s'il lui

expliquait qu'il était ingénieur chez Ariane. Dieu sait ce que les gens pouvaient s'imaginer avec les fusées.

« Tu arrives à t'en sortir ? insista l'homme en face de lui. Tout devient tellement si cher ici. »

Arthur se demandait si la question était orientée. Cela lui donnait quelques suées. Il balaya la pièce du regard. Rien ne pouvait donner l'impression qu'il était aisé. Il n'y avait que la grande télé plasma qui pouvait apparaître comme un signe de richesse, *mais qui n'en avait pas une de nos jours ?* Cherchait-il à le tester ?

« C'est pas Byzance mais je m'en sors, répondit-il après une légère hésitation. Et toi, tu passes ta vie dans la Gare ? Je veux dire, tu arrives à te faire un peu d'argent comme ça ?

— Je ne fais pas que ça. Je produis des spectacles aussi.

— Des spectacles ?

— De la danse. C'est pas encore *Norman fait des vidéos*, mais je suis sur Youtube mec. Je fais ça dans le métro, pas dans une chambre minable. Il y a de gros moyens. J'espère me faire sponsoriser par la RATP un de ces quatre. Je peux te montrer si tu veux. »

Arthur découvrit une vidéo de mauvaise qualité où l'on ne voyait que des gens épars et statiques dans une rame de métro. Soudain, un pied vint perturber le champ de vision, puis des pieds et des jambes qui entraient et sortaient à grande vitesse. On distinguait bientôt un homme torse nu dans des positions acrobatiques : voltigeant autour de la barre centrale, ou au dessus des places assises en s'appuyant sur les barres de maintien. Les muscles en tension dans l'effort paraissaient presque sortir de sa peau. Les yeux d'Arthur ne pouvaient plus quitter cette scène. En fond sonore, on pouvait percevoir le *beat* saccadé d'un air

rythmique et entraînant. À la fin de la vidéo, on reconnaissait son timbre de voix faible et éraillé.

*« Pour ceux qui ont fait des vidéos, n'hésitez pas à les partager sur Youtube, n'hésitez surtout pas. Vous me retrouverez tous les jeudis soir dans cette même rame sur la ligne dix, et dans un an si tout se passe bien à l'Olympia. Merci d'en faire le nouveau spot à la mode. »*

Il passait dans les rangs pour essayer d'amasser ce qu'il pouvait.

« C'est incroyable ce que tu fais. Où est-ce que tu as appris tout ça ? dit Arthur estomaqué.

— J'étais danseur. Je dansais dans une compagnie, une compagnie de danse africaine. »

Il marqua un temps d'arrêt, comme pour souligner la suite de ses paroles. Il ne cabotina plus.

« J'ai pris une balle dans la jambe droite le jour des attentats, en novembre 2015. J'étais à un des bars où les terroristes se sont exercés avant d'aller au Bataclan. Le Carillon. On devait faire un show dans la soirée au Comptoir Général, pas très loin de là. Évidemment, tout a été bousculé. Je n'avais pas tous mes papiers. Ma copine de l'époque m'a retrouvé dans un hôpital dans le vingtième arrondissement, l'hôpital Tenon. Ces noms, ces lieux, ils sont gravés en moi. »

La conversation était tellement intense pour Chris qu'il n'avait pas encore touché au verre qu'Arthur lui avait apporté.

« Ta jambe, ça a l'air d'aller, dit Arthur avec compassion, se souvenant soudain de son observation dans l'escalier.

— Ça va mieux même si ça n'est pas encore parfait. J'ai mis du temps et la compagnie n'en avait pas. Surtout que j'étais dans les premiers danseurs, ceux qu'on remarque le plus, sur le devant de la scène. Ils

m'ont dégagé. Dans le monde du spectacle, derrière les embrassades, on ne fait pas de sentiment.

— Je suis désolé pour toi. C'est vraiment pas de chance.

— J'aurais pu y rester. Je vis avec ça. Quand j'ai découvert le massacre du Bataclan, deux ou trois jours plus tard, j'ai vraiment relativisé ce qui était arrivé. »

En effet, Arthur ne constatait aucune trace d'abattement ou de rancœur dans ses yeux. Chris embrassait la petite croix qui pendait à son cou : « ça m'a rapproché de Dieu. Un mal pour un bien pour moi j'imagine, même si ça ne ramènera pas tout ceux qui y sont restés. Le type à côté de moi dans le bar ce soir-là, à la table juste à côté de moi, il est mort. On était dos à dos. Ça aurait pu être moi. Le mec, le terroriste, il a dû baisser son canon une fraction de seconde et j'ai eu la balle dans la jambe au lieu de la prendre dans le cœur.

— Et tu n'essayes pas de retrouver une compagnie, maintenant, ou même de revenir dans ton ancienne troupe ? » essaya de changer de sujet Arthur mal à l'aise.

Cela faisait moins d'un an qu'il avait emménagé aux Mureaux à l'époque des attentats. De son point de vue de fils d'agriculteur, ces tragiques événements lui avaient paru être la folie de la grande ville poussée à l'extrême. Il avait toujours gardé une certaine distance avec l'événement, comme si cela n'appartenait pas à son monde.

« Ma copine m'a quitté, et je me suis mis à boire, à prendre des trucs. J'habitais avec elle dans un tout petit appartement dans le vingtième. Pas loin de la station Pyrénées. Tu vois.

— Pas du tout. Je fréquente assez peu Paris en dehors de la Gare du Nord et des alentours. Je suis pas de la ville moi. Ça m'opresse, je me sens pas chez moi.

— Bref, je vivais chez elle, alors elle m’a viré parce que je tournais comme un lion en cage le temps de ma convalescence. À deux dans vingt mètres carrés, c’est difficile d’avoir un espace à soi. Pour tenir, j’avais besoin de m’évader dans ma tête. Au début, elle le faisait un peu avec moi, mais très vite elle a vu que ça allait trop loin pour elle. Elle est assistante sociale, enfin un truc du genre, j’ai jamais vraiment trop bien compris. Elle a bossé dans des collèges, elle a bossé pour les flics aussi. La nana cool et sympa qui se prend pas la tête, qui aime vraiment les gens. Elle adorait jouer aux échecs, on jouait l’un contre l’autre le dimanche après-midi. Au début je la battais, mais avec son club, elle est devenue plus forte et après je ne gagnais plus que de temps en temps. »

La conversation se poursuit dans la cuisine où Arthur improvisa un repas. Cela n’arrêta pas Chris qui continua son récit :

« Je me suis retrouvé dehors. C’est super dur au début, mais en fait, on découvre un truc encore plus grisant que l’alcool ou la coke. La liberté. La liberté totale de s’en foutre. Pas de compagnie, pas d’horaire, pas de trucs qui te saoulent. Tu fais ce que tu veux. Je récupérais des livres dans la rue. J’allais faire des tractions la nuit dans des jardins d’enfants dans les parcs, tu sais, avec les barres, tout ça. Je fais mon petit spectacle dans le métro. Je choisis des lignes et des horaires où il n’y a pas trop de monde : d’une part j’ai plus de place pour faire exactement ce que je veux, d’autre part je crée un vrai lien avec les quelques personnes qui me voient danser. Ça me rapporte plus, car les gens se sentent obligés de donner. J’ai l’impression de faire une performance, ça rend le fait de tendre la main derrière moins pénible, moins honteux.

Et puis, je désespère pas qu'une vidéo en ligne devienne virale. »

Arthur se demandait si ce beau discours avait pour but de le convaincre lui Arthur, ou plutôt de le convaincre lui-même Chris. *Les sans domicile fixe qui sont dehors par choix, on sait qui pense cela,* songeait-il.

« Fais pas attention à l'odeur de vestiaire de rugby, chef. Un clodo qui sent bon, c'est pas crédible. C'est comme les vêtements, faut bien les déchirer un peu, sinon les gens pensent que tu t'en sors pas trop mal et ça les déculpabilise de ne pas donner. Faut pas non plus être trop dégueu, sinon ça les dégoûte, ils pensent que tu passes ta journée à te shooter dans le Parc de Belleville une bouteille de Jack Daniel's à la main. »

Arthur installa les draps sur le canapé pendant que Chris prenait une bonne douche dans la petite salle de bain attenante au salon. Il avait honte d'avoir pensé à mal sur les intentions de ce type frappé par le sort. Chris ressortit de la salle de bain avec un incroyable pyjama à l'ancienne, de ceux qu'Arthur avait pu voir dans les films de Bourvil et De Funès ou sur son père. Il ne fit aucun commentaire, se disant que ce mec était décidément un sacré numéro. Le danseur devança quand même toute remarque :

« Marie m'avait offert ce pyjama. Je l'ai gardé. Elle prétendait que comme ça, je ne me plaindrai pas quand elle dormirait avec trois couches et des grosses chaussettes en laine en hiver. Qu'il fallait partager les tue-l'amour. Qu'on soit à égalité. »

